

## Ce roman est protégé par les droits d'auteur

### Bi-moche, retour à Marseille

#### Chapitre de 11 à 14

Jacques-Henri Martin

#### Chapitre 11 : Luc...

Bon, maintenant je sors. Assez tergiversé. Le bedeau et sa femme – du moins je pense qu’il s’agit d’eux mais qui peut, hormis ces personnages, s’affairer dans une église après une cérémonie ? – le bedeau et sa femme donc me regardent d’un œil torve. Je suppose qu’ils aimeraient bien partir maintenant qu’ils ont tout remis en ordre. Lui est âgé, sec et voûté : il ne fera pas de vieux os, c’est mon avis. Son épouse paraît être en meilleure santé mais le curé émacié aux grosses lunettes – décidément je ne peux pas le voir ; quand je pense à lui, je vois ce visage certes juvénile mais sévère, trop sévère pour un homme de Dieu – la gardera-t-il après le décès de son époux ? J’imagine très bien qu’ils n’ont pas de famille, pas de rente, que leur maison c’est Saint-Laurent. Ce serait cruel de la mettre en maison de retraite une fois veuve. Je délire encore en regardant ce couple qui n’aspire qu’à me voir décamper. Je me lève. Je me dirige vers la porte mais je ne peux pas me résigner à la pousser. J’ai la frousse ! Je fais encore une fois le tour de l’église faisant mine de m’intéresser aux tableaux et statues. J’entends le couple chuchoter : « Il faut lui dire de sortir ; il faut lui dire qu’on va fermer. » Je prends mon courage à deux mains. J’y vais ! Courage ! Dehors le parvis sera vide. Je passe devant eux et murmure au passage : « Très belle église. » Ils ébauchent un sourire contraint. Je rajoute : « Au revoir, m’sieur dame. » Ils se détendent enfin ; moi je suis plus crispée que jamais.

J’ai une trouille bleue en franchissant le seuil et là : le choc !

Je suis éblouie par le soleil au zénith et plombée par ses rayons brûlants. J’ai le souffle coupé. L’air ambiant saturé d’ozone me pique les narines. Je ne distingue rien. Il me faut quelques minutes avant que je m’acclimate à la luminosité ; par contre, je sais que je ne pourrai pas me faire à la fournaise ! J’avais oublié à quel point il peut faire chaud à Marseille en août. Je suis restée immobile sur le parvis et déjà je me sens transpirer. J’ai horreur de ça ! Horreur des gouttes sur le front et les tempes que l’on essuie furtivement ; horreur des auréoles qui tachent le tissu malgré les déodorants secs ; horreur des odeurs qui finissent par se dégager des aisselles malgré les fragrances des parfums. Je vais être dans un drôle d’état en montant dans le train ! Humide, collante et odorante ! Et, j’ai horreur de ça ! Je ne peux rien y faire. Il faut que j’en prenne mon parti.

Ce choc caniculaire m’a fait oublier quelques instants mon angoisse. Je peux enfin jeter un coup d’œil circulaire. Les environs sont déserts. Enfin, il y a bien quatre ou cinq personnes mais ils n’ont rien à voir avec l’enterrement. Tout le cortège est en route pour Saint Pierre.

C'est dans ce cimetière que doit se faire l'inhumation. Je l'ai vu sur le faire-part. Bien, il ne me reste plus qu'à m'en aller. Je vais traverser l'esplanade de La Tourette, prendre les escaliers et descendre sur le Vieux-Port en direction des consignes sanitaires, longer le quai de la mairie, puis remonter la Canebière jusqu'au boulevard d'Athènes et enfin me rendre à la gare Saint-Charles. Je vais emprunter le chemin qu'enfants, Luc, ses copains et moi, nous avons pris, le dégoût et la peur au ventre, après avoir tabassé aux *Pierres Plates* le simple d'esprit. Ce n'est pas le meilleur souvenir pour me remonter le moral. Peu importe, j'y vais. Je passe une nouvelle fois devant le montreur d'ourson. Cette statue est peut-être belle, je n'y connais rien, mais, vraiment, sa place n'est pas en bord de mer. J'aimerais bien me poster de nouveau contre le balcon et regarder les mouvements du port mais je n'ai plus le temps. Ma décision est prise : j'accélère. Je parcours l'esplanade d'un pas léger. Ça y est : tout est fini ! L'immense poids qui m'enserrait la poitrine ne sera bientôt qu'un désagréable souvenir.

Je suis presque aux escaliers lorsqu'une main me frôle l'épaule.

Je n'ai rien entendu venir. Je sursaute et je me retourne morte d'inquiétude. Ne dit-on pas que Marseille est la ville de l'insécurité, que les sacs sur une épaule ne durent pas l'espace de quelques minutes – le mien est de l'autre côté – que les bonnes femmes se font arracher leurs bijoux, surtout s'ils sont en or, à tous les coins de rue ? Pourtant le geste est doux ; le contact amical. Je ne ressens aucune animosité. Le soleil dans les yeux m'empêche pendant quelques dixièmes de secondes...

Mon dieu !

Tout tourne, je vacille !

— *Bi-moche*, ma petite *bi-moche*, tu es venue !

— ...

— Tu n'aimes toujours pas que je t'appelle ainsi. Juliette ! Je t'ai promis de ne plus t'appeler *Bi-moche*... C'était juste pour faire remonter des souvenirs... Ma petite sœur, je peux te faire la bise ?

Luc, Luc, mon dieu, mon frère. Luc ! Mes jambes ne me soutiennent plus.

Il ouvre les bras.

Je me précipite.

Il me serre fort contre lui ; je sanglote.

Combien de temps sommes-nous restés ainsi embrassés ? Une éternité ? Un souffle ? Je ne sais pas. C'est bon. Extraordinaire. Vingt ans de ma vie effacés. Le bonheur retrouvé. L'enfance aimante. C'est bon. Incroyablement bon et je n'arrête pas de sangloter.

— Là, là. Ça va. Calme-toi. J'ai hésité à t'attendre et puis à t'aborder. Dis-moi que j'ai bien fait !

— Oh Luc, Luc ! Mon frère ! Oh Luc : je t'aime...

— Moi aussi je t'aime. Je t'ai toujours aimée et tu m'as tellement manqué !

— Toi aussi !

Je commence à reprendre mes esprits. Il me tient toujours dans ses bras mais s'est un peu écarté. Nos regards peuvent se croiser. Ils ne se mentent pas.

— Tu es venue !

— Tu m'as vue ? Dans l'église ?

— Je t'ai devinée dans un premier temps. Quand je suis entré dans Saint-Laurent, j'ai senti ta présence.

Je ne lui dis pas que pour moi il en a été de même. Quand le cortège s'est dirigé vers le chœur, sans le voir puisque j'avais la tête baissée de peur de me faire reconnaître, j'ai su qu'il était là !

Je souris. Enfin ! Il poursuit :

— Tu as eu beau mettre des grosses lunettes noires et une perruque blonde je t'ai reconnue quand tu es sortie.

— Ce n'est pas une perruque ; je me suis fait teindre les cheveux.

— Je te préfère brune ! J'espérais que tu puisses venir mais comment pouvais-je savoir que tu ferais le voyage ? Je t'espérais ! Tant d'années...

— Plus de vingt-ans !

— Oui plus de vingt-ans ! Finalement tu ne m'as pas oublié ?

— Enfin, tu es fou !

— Pas une lettre, pas un mot, pas un coup de téléphone. Attends ! Je ne te reproche rien. Tu avais ta vie. Mais ton frère ? Laisse sur le bord du chemin...

— Je suis tellement désolée...

— Il ne faut pas. Tu avais ta vie, ta route à tracer et elle t'a éloignée de moi...

— Tu es tellement bon !

— Non, ce n'est pas ça mais tu es tout pour moi.

— Toi aussi mais je doute que tu puisses l'admettre après tout ce qui s'est passé. Mais comment pouvais-tu espérer me voir aujourd'hui alors que je ne t'ai pas donné de mes nouvelles depuis vingt ans ? D'après toi comment ai-je pu être au courant de la cérémonie ? Ce n'est pas un mystère pour toi ? L'absoute, l'heure, le lieu ?

Il sourit ! Il arrive à sourire. Tristement. Je ne comprends pas pourquoi ce que je lui ai dit le fait sourire mais j'aime le voir.

— Tu as un peu de temps à me consacrer ?

— J'ai tout le temps que tu veux. Personne ne m'attend chez moi. Je peux prendre le TGV quand je veux ; je peux changer mon billet retour sans problème. Et puis, je fais ce...

— Bien ! Alors si tu es d'accord, je te paye une glace au Glacier du Roi. Tu aimes toujours les glaces, je suppose ! Ils en font des extraordinaires ; c'est le meilleur glacier de Marseille. Ils sont à deux pas, place de Lenche. On s'assoit en terrasse devant *la Bonne Mère* et on se dit tout, d'accord ?

— Pardi ! Les glaces j'adore et il fait tellement chaud. Je boirais bien aussi un verre d'eau.

— Ils t'en serviront aussi. Allez, on ne descend pas par-là : on file par la rue Saint-Laurent et on y est en moins de cinq minutes.

Il me prend le bras, me détourne des escaliers descendants vers le Vieux-Port. Je ne sais pas comment j'ai pu tenir sur mes jambes, comment sans m'effondrer je suis arrivée place de Lenche. Peut-être m'a-t-il portée ? J'ai fait ces quelques centaines de mètres dans un état second. J'ai chevauché un nuage et je me suis retrouvée assise à l'ombre des platanes, face au Vieux-Port et à la Vierge de La Garde sans me rendre compte de quoi que ce soit.

J'ai envie de pleurer. J'ai envie de rire. J'ai envie de pleurer ou de ripleurer ! J'ai envie... Je ne sais pas. Je reste toute hors de la réalité, toute dans la réalité. Il est là ! Luc ! Mon frère et je suis près de lui !

Une jeune fille vient prendre notre commande. Elle est vêtue d'un tablier blanc sur un short ; ses épaules nues, son décolleté laisse deviner que ses seins sont libres sous la toile. Elle est mignonne et sa tenue se voudrait sexy mais il n'y a dans ce tablier un je-ne-sais-quoi qui confine au ridicule, d'autant qu'elle porte dans les cheveux une coiffe blanche

réglementaire qui ressemble à s'y tromper à une mini cornette. Non décidément, cette allure de nonne en goguette ne lui sied pas vraiment. L'autre serveuse est habillée de la même façon et ce n'est pas plus réussi : cela vient donc bien de la tenue ! Le patron devrait faire quelque chose pour ces gamines.

— Je te conseille la glace à la navette. C'est la spécialité d'ici et elle est super bonne ! C'est la navette des Accoules pas celle d'en face de Saint Victor !

Il me dit ça tout sourire comme s'il existait une guerre de clochers entre les deux rives du Vieux-Port.

Luc attend que la fille reparte avant de me demander :

— Cela ne te paraît pas étrange que j'ai pu espérer ta venue ? Que je sois heureux mais pas plus étonné que ça ? Comment, d'après toi, pouvais-je savoir que tu avais bien eu en main le faire-part ? *La Provence*, que je sache, n'est pas distribuée à Paris ou alors de façon anecdotique. Le hasard fait bien les choses mais de là à ce que tu poses tes fesses dans le métro à côté du journal ouvert à la page des faire-part de décès, le jour adéquat, il ne faut pas pousser, non ?

— Tu veux dire que c'est toi ?

— Pas directement mais oui c'est moi. Je vais t'expliquer. J'ai à Paris, depuis que j'ai fait *l'X*, plusieurs amis. Le frère de l'un deux tient une des meilleures agences privées d'investigations. Quand tu es partie de Marseille, je les ai contactés pour avoir des nouvelles de toi...

— Tu me faisais surveiller ? Par des détectives privés ?

— Non, non. Pas du tout. Je voulais savoir si tout allait bien pour toi. Il faut me comprendre. Tu disparaissais d'un coup ; je n'ai plus de nouvelle en dehors de cette lettre circulaire pour toute la famille où tu nous apprends que tu quittes tout pour aller vivre à Paris. Il me fallait savoir si tu ne faisais pas une connerie, si tu n'allais pas te marginaliser, si tu allais t'en sortir. Dès le début, j'ai eu un arrangement avec eux. Ils devaient me rendre compte que de ta vie sociale ; ta vie sociale officielle. Celle de tout un chacun. Il n'était pas question de secret d'alcôves ou autre détail de ta vie intime. Il n'était pas question de t'espionner mais d'être au courant de problèmes qui pourraient survenir. C'est tout. Rien de plus. Les premières années, ils me faisaient un rapport tous les trois mois. Je voulais savoir si tu n'avais pas besoin d'aide...

— Tu serais intervenu ?

Il hausse les épaules et continue :

— Probablement mais ce n'est pas la question. J'ai su ainsi que tu avais trouvé très vite un travail. Ils m'ont informé aussi quand tu déménageais et puis quand tu t'es mariée. Depuis ton mariage, je leur ai demandé d'espacer les rapports. Ils me donnent de tes nouvelles tous les six mois environ. Je sais que tu habites une belle maison Square Montsouris, que ton mari est mort, il y a cinq ans. J'ai hésité à t'écrire et puis les types de l'agence m'ont fait des rapports rassurants. Tu as vite repris une vie active et tu t'es lancée dans le bénévolat. Une fois, il y a deux ans, lors d'un passage à Paris, je suis passé devant ta maison. J'ai failli sonner...

— Tu aurais dû !

— Je ne sais pas. J'ai pas osé. Pour en revenir à aujourd'hui, il faut que tu saches comment ça s'est passé pour Alexandre. Il a eu un accident de moto. C'était un fou de moto. Il ne vivait que pour cette passion. Depuis son adolescence, il avait enfourché tous les deux roues de la création : cyclo, 125, gros cubes ! Il roulait vite. Il roulait toujours vite. Il a perdu le

contrôle de son engin et s'est encastré dans un pylône en béton. Trauma crânien et coma immédiat. Tout de suite les médecins ont dit qu'il n'y avait aucun espoir. J'ai compris que l'issue ne pouvait être que fatale. D'ailleurs, il n'est jamais sorti du coma. J'ai contacté mon agence pour leur dire de noter tous tes trajets habituels et de se tenir sur le qui-vive. C'est comme ça que j'ai appris que tous les matins, à la même heure, tu te rendais à Enfance et Partage, Cité de l'Ameublement où tu as un rôle bénévole... juridico-médical, je crois ?

— Oui, c'est ça, en quelque sorte. Continue !

— Donc, tous les matins, tu descends le Square Montsouris, tu rejoins à pied le parc Montsouris où tu prends le bus mobilien 21 jusqu'à *Glacière* ; là, tu prends le métro, ligne 6 en direction de Nation et tu changes à *Daumesnil* pour prendre la ligne 8 direction *Balard*. Enfin tu t'arrêtes à *Faidherbe-Chaligny*. A partir de cette station, il te faut cinq minutes à pied pour rejoindre la Cité de l'Ameublement.

— C'est impressionnant !

— Lorsque cinq jours après l'accident, on l'a débranché, j'ai demandé à l'agence d'acheter, tôt le matin, dix *La Provence* et de les semer sur ton passage. Le type de l'agence t'a précédée de quelques minutes tout le long de ton trajet matinal et a posé les journaux ouverts sur les sièges du bus 21 et du métro aux endroits où tu t'assois habituellement. Ensuite, il est retourné au parc Montsouris et t'a suivie tout le long du trajet. Ça a failli rater car tu n'as mordu à l'hameçon que dans la ligne 6, une ou deux stations avant *Daumesnil*. Le type de l'agence m'a appelé pour me dire que tu avais pris le journal et tu avais lu la page des faire-part ; après il ne restait plus qu'à attendre ta décision. Allais-tu venir ou pas ? Je n'en savais rien mais au moins tu étais informée. J'avais fait mon devoir.

Un silence s'installe entre nous. Il regarde son téléphone. Attend-il un appel ou un message ? N'est-ce qu'une diversion car il n'ose aller plus loin. Je ne peux l'interroger. Je ne sais pas si je vais supporter...

La serveuse arrive. Ouf ! Un peu de répit. Il faudra continuer mais une petite coupure me fera du bien. A lui aussi, j'en suis certaine. On déguste nos glaces en silence. Elles sont délicieuses ; c'est vrai que ce goût de navette est très original.

Je murmure, la bouche à l'arôme de fleur d'oranger :

— Très bonne !

— Tu as vu ! Je ne t'ai pas raconté de blagues ; non seulement on sent parfaitement sa saveur mais dans la bouche il y a une impression de texture très proche de celle de la véritable navette. Étonnant, non ?

Nous finissons nos coupes en silence. C'est à moi de me décider. Je ne peux pas encore aborder le sujet. Dans mon esprit tout se confond un peu mais la boîte, la jarre, est ouverte, son contenu va se répandre. Il me faudra aller jusqu'au bout. Je ne peux plus échapper à l'indicible.

Pas de front ; pas de face ; pas encore !

Dans un souffle, je bafouille trois mots :

— Tu te souviens ici ?

— Bien sûr, c'est là, au bar juste derrière nous, que tu m'as présenté Jean-Paul et que tu m'as annoncé ton mariage ! Raconte-moi comment cela est arrivé – votre rencontre, votre décision rapide (c'est le moins que l'on puisse dire !), votre mariage – car nous n'avons jamais eu l'occasion d'en parler. Ensemble, toi et moi.

Toujours aussi fin, Luc, mon frère. Il me donne les moyens de me mettre nue sans brutalité, sans hâte, sans précipitation.

Je commence :

« J'ai connu Jean-Paul, fils aîné de la dynastie Poncet-Legrand, le soir où j'ai rompu avec Kévin ! On dirait le début d'un roman ! Pauvre roman ! Pauvre héroïne ! Mais j'ai bien cherché ce qui m'attendait. C'était au mois d'octobre de l'année 85. Kévin me trompait. Sûrement depuis des mois, voire plus. Il me trompait avec son ancienne maîtresse ; celle qu'il avait laissé tomber pour vivre avec moi. Je ne vais pas te la décrire, tu penserais que je suis partielle et cela n'a pas d'intérêt. Ce qu'il faut que tu saches c'est que ce soir-là, je les ai trouvés tous les deux en train de faire l'amour dans les toilettes du night-club où nous passions la soirée. Je ne vais pas m'étendre ni te raconter le pourquoi du comment, cela non plus n'a pas d'intérêt mais tu comprends maintenant pourquoi j'ai rompu si brutalement. Je ne t'en ai pas parlé à l'époque, peut-être par pudeur ou par honte. J'étais cocue, je ne le savais pas et je l'ai appris d'une manière brutale et scabreuse. Jean-Paul était avec des amis dans cette boîte et a choisi juste ce moment-là pour aller pisser. Ce qui fait que nous nous sommes trouvés tous les deux face à ce spectacle charmant : mon amant baisant son ancienne maîtresse debout contre le lavabo. Après leur avoir dit deux mots, je suis sortie de la boîte avec Jean-Paul sur mes talons. Il a tenu à discuter avec moi, m'a raccompagnée, je crois. Je ne sais plus très bien, tout est allé si vite. Il devait être amoureux car il m'a fait un siège en bonne et due forme. Pendant les mois qui ont suivi, je ne pouvais pas faire un pas sans le trouver en travers de ma route. Son entêtement a été récompensé courant décembre puisque j'ai daigné coucher avec lui. En ce temps-là, il était plutôt pas mal et je n'ai pas eu à me forcer. Au lit, il n'était pas aussi génial que Kévin mais si j'avais eu une note à lui donner il aurait été au-dessus de la moyenne. Comme tu t'en souviens, je ne prenais aucune précaution, assurée que j'étais de ne pas tomber enceinte. J'avais fichu dehors Kévin et je recevais Jean-Paul chez moi car il habitait toujours chez papa-maman. Cela aurait dû me mettre la puce à l'oreille. Il a tenu à me présenter à ses parents après moins d'un mois de liaison. Pour moi, il ne s'agissait que d'une passade. Enfin, je l'imaginais. Il était assez mignon, bien foutu, intelligent et amoureux du luxe. Pour beaucoup de femmes il était le mari idéal ! Dès le début de notre relation, ses parents – enfin surtout son père – se sont montrés odieux. Bourrés de fric et de préjugés, ils ne s'attendaient pas à voir débarquer dans leur sacro-saint milieu une fille simple et pauvre. Le seul atout qui avait grâce à leurs yeux était que je fasse des études de médecine. Lors du premier repas pris chez eux, tandis qu'une cuisinière de couleur nous servait à table au son d'une clochette qu'agitait la maîtresse de maison, mon futur beau-père avait attaqué bille en tête :

— Vous êtes en médecine, je crois. C'est très bien. Une femme doit avoir une situation même si elle se marie. Sait-on jamais ! Médecine, bravo mais les études sont longues, beaucoup trop longues si cette femme veut avoir une famille. C'est compatible à condition qu'elle ne se lance pas dans une spécialisation très compliquée. Médecine du travail c'est parfait. Les études, après la médecine générale – bien entendu, il n'est pas question qu'elle fasse médecine générale, c'est trop prégnant – sont ni longues ni difficiles. Elle peut très bien ne pas exercer de quelques années, le temps de se consacrer à son mari et à élever ses enfants. Après, il est toujours temps de se remettre au boulot surtout si, c'est malheureusement trop souvent le cas de nos jours, un divorce survient !

— Moi je veux faire chirurgien ou cardiologue interventionnel.

J'avais dit ça plus par défi que par conviction et il était monté tout de suite au créneau. Sa femme ne disait rien mais l'avait approuvé ; leur fils aîné n'en pensait pas moins

certainement. Par jeu et aussi parce que j'étais très loin de penser que je finirai par devenir madame Poncet-Legrand, je l'avais passablement énervé en jouant la jusqu'au-boutiste. Plus tard, j'ai appris de la bouche même de mon beau-père qu'il m'avait cataloguée comme têtue, réactionnaire, limitée intellectuellement et fourbe ! Fourbe ? Dieu seul sait pourquoi mais son jugement n'a jamais varié. J'ai su, parce que Jean-Paul me l'a suffisamment dit, lorsque tout allait mal entre nous qu'il s'était toujours montré opposé à notre union. Quelle dommage que son avis n'ait pas triomphé ! Cela n'a pu se faire car j'avais une alliée dans la place. Je ne devrais pas parler d'alliée car je ne demandais rien. En fait c'est elle, ma belle-mère qui a tout manigancé car elle voyait son fils chéri éperdument amoureux. Elle m'imaginait comme une mère pondeuse, matrice de sa dynastie ! Elle a donc tout fait pour me séduire. Je n'avais que vingt et un printemps. Je n'étais qu'une gamine et même si j'avais déjà vécu, j'étais encore très influençable. Elle m'a entraînée dans un tourbillon de luxe, de sorties, de spectacles, de voyages me faisant croire que c'était la vie que je mènerais si j'épousais son fils, à condition, bien entendu, que je révisé mes prétentions professionnelles :

— Une femme ne peut pas avoir une telle vie sociale si tout son temps est accaparé par son métier.

C'est pendant cette période que, finalement, je me suis un peu éloigné de toi. »

Luc hoche la tête en souriant.

« J'étais en troisième année et malgré ces distractions multiples qui me tournaient un peu la tête, je suivais sans problème. Vers le quinze décembre, Simone :

— Appelez-moi Simone et on pourrait aussi se tutoyer...

Je ne l'ai jamais fait, je m'en félicite ! Simone, donc, mi-décembre, au cours d'un de ces repas square Monticelli que nous prenions au moins une fois par semaine, toute excitée nous avait dit à son fils et à moi, tandis que son mari bougonnait :

— A la fin du repas, lorsque nous prendrons le thé au salon j'ai une surprise pour vous !

Tout le temps du diner, elle avait joué au jeu : je vous le dis ou je ne vous le dis pas ; n'insistez pas je ne dirai rien. Et, je ne m'étais pas montrée plus intéressée que cela à son grand regret. Son fils qui devait être dans la confidence me donnait des coups de coudes. Dans le salon meublé empire – des meubles numérotés, savez-vous, que l'on n'en trouve plus de nos jours ? – elle nous avait annoncé triomphante :

— Pour le nouvel an, vous partez, tous les deux à New-York ! Huit jours, voyage et séjour offerts. Vous logerez dans un des plus grands palaces de la Grosse Pomme : *The Peninsula New-York* ! C'est un cinq étoiles, mythique, luxueux et classique, un peu rétro, il a été construit en 1905 dans un style architectural "Beaux-Arts". Il se situe en plein cœur de Manhattan au croisement de la 5ème avenue et de la 55ème rue. Un emplacement idéal pour découvrir les plus beaux sites de la ville : Central Park, Times Square, le Metropolitan ou Greenwich Village. Vous êtes au centre de tout ce qu'il faut voir à Manhattan. Et, la décoration de la ville pour les fêtes de fin d'année, c'est féérique !

Et Simone avait eu raison, pendant cette semaine, j'ai vécu un rêve éveillé ! Quelle magie pour une petite marseillaise à peine sortie de sa cambrousse ! Je n'ai jamais su qui avait financé ce voyage. Je pense que c'était elle bien qu'elle s'en soit défendue. Elle nous avait dit qu'elle avait pu bénéficier de la défection au dernier moment d'amis à elle qui avaient dû annuler. Plutôt que de tout perdre, ils nous en faisaient cadeau. Je ne l'ai jamais crue

mais je me suis éclatée. Tu connais New York ! Tu m'imagines là-bas dans ces conditions ! Eh bien, malgré tout, en revenant le 2 janvier, je n'avais toujours pas plus envie que cela de m'unir à Jean-Paul et surtout j'étais bien décidée à poursuivre mes études telles que je le souhaitais. De retour à Marseille, mes yeux scintillaient encore : les décorations de Noël, le luxe des boutiques, les lumières partout au milieu des buildings, l'animation de la rue 24 heures sur 24, la cinquième avenue, le Metropolitan, Guggenheim et je t'en passe. Ah ! Le brunch à Rockefeller Center ! Et la neige dans la ville comme dans tout bon film romantique américain ! Le retour chez nous m'a dégrisée d'autant que Madeleine qui avait, je ne sais par quel hasard – bien sûr, il ne s'agissait pas de hasard mais de complot – fait la connaissance de la mère de Jean-Paul, s'était mise de la partie. « Ces gens sont très bien ! C'est une belle famille ! Leur maison est superbe ! Ils sont adorables ! Je m'entends si bien avec la mère de ton ami, etc. » Je me suis remise la tête dans le guidon mais le mal était fait... »

Je m'étrangle. Je sens une bouffée de tristesse qui m'étreint la gorge :

— Ça va ? Tu n'es pas obligée.

— Si... Si, maintenant si ! Je dois aller jusqu'au bout.

— Tu ne dois rien. C'est ton histoire et si c'est trop lourd ce n'est peut-être pas la peine...

— Si, il le faut. Pour toi, pour lui, pour moi...

— Ecoute, encore une fois, je comprendrais très bien que tu arrêtes là. Ce n'est pas une condition ! On peut très bien se revoir sans en parler ou en parler plus tard. C'est comme tu veux ! Tu peux reprendre un train pour Paris et redescendre un autre jour. Je peux monter à Paris te voir. Tu peux ne plus jamais m'en parler. Tout cela ne changera rien à mes sentiments. Maintenant qu'on s'est retrouvés ! Me raconter ton histoire ne doit pas être une confession. Je n'ai pas de jugement à porter. Si tu veux me raconter ce que tu as vécu, c'est très bien mais tu ne dois pas chercher à te justifier. Chacun a ses raisons, ses motifs et même si les autres ne les comprennent pas, personne ne peut juger. Qu'aurais-je fait à ta place ? Qu'aurait fait untel ou untel ? Qui peut répondre ? Qui peut avoir de telles assurances ? Crois-moi ; ne te sens pas obligée. Tu as envie ? Très bien. Tu n'as pas envie ? Pas de problème...

— Ça va aller ! Je vais continuer. J'en ai besoin, là, maintenant.

— Si tu veux !

Je reprends :

« Donc au retour de New-York, j'ai subi le feu croisé de Simone et de Madeleine. Pas une guerre de tranchée, pas un affrontement face à face mais quelque chose de plus fourbe, de plus vicieux et tu sais qu'à ce jeu des insinuations vicieuses, Madeleine n'était pas la dernière. Et... »

— Tu es injuste avec notre mère. C'est vrai qu'elle n'a pas été toujours très habile avec toi...

— C'est peu de le dire !

— Mais elle t'aimait, je le sais ! Si elle n'a pas su te le montrer, c'est bien dommage. Son attitude, son caractère étaient aussi conditionnés par une vie pas aussi simple que ça...

— Mais, papa...

— On en reparlera justement. Il n'a pas été aussi blanc que tu te l'es représenté. Notre mère avait des circonstances atténuantes. Attention je ne cautionne pas son comportement mais de là à la vouer aux gémonies !

— Je ne sais pas mais, d'accord tu me diras tout...

« Elles avaient fait connaissance pendant les fêtes de fin d'année. La mère de Jean-Paul avait invité Madeleine pour un réveillon en toute intimité. Et c'est vrai qu'à part elles et mon futur beau-père, il n'y avait que la tante ainée de J.P. – Anne-Sophie, tu sais – avec son mari. S'ils étaient peu nombreux, ma future belle-mère avait mis les petits plats dans les grands. Je le sais parce que Madeleine m'a détaillé à l'époque le menu. Je pense que les deux sœurs ont fait, ce soir-là, l'étalage des avantages de leur vie bourgeoise. Madeleine qui était envieuse d'un tel train de vie en a été rapidement convaincue et m'a assailli pendant plusieurs semaines. J'aurais dû t'en parler. J'ai eu tort. Je ne l'ai pas fait parce que tu avais ta vie que tu construisais avec Laure et je me prenais pour une adulte raisonnable et raisonnée. Je croyais être forte et j'étais certaine de pouvoir résister à leurs assauts. Je n'avais pas envie de me marier avec J.P., ni d'ailleurs de me marier tout court. Avec qui que ce soit ! Janvier et février 86 se sont passés ainsi. Je me suis acharnée au travail. J'ai pris ce prétexte pour m'éloigner de Jean-Paul. En vain, il était toujours après moi mais j'ai réussi à espacer nos relations sexuelles, espérant qu'il finisse par trouver une autre fille. Cela ne s'est pas passé ainsi et un beau dimanche de mars – on se serait cru au printemps – ici, au bar de la place, à l'heure de l'apéro je t'ai présenté Jean-Paul et je t'ai annoncé notre mariage pour mi-avril... »

— Pourquoi tant de précipitation ?

— Parce que j'étais enceinte, bien sûr !

## Chapitre 12 : Madame Poncet-Legrand...

— Je le sais. Vu que tu as accouché six mois après d'un bébé normal... Juste après mon retour de Nouvelle Calédonie en octobre. Mais pourquoi ne pas me l'avoir dit ? Comment cela est arrivé ?

— Tu es drôle : comme tout le monde. A cette époque, je ne prenais aucune précaution. On m'avait tellement affirmé que toute grossesse était impossible. Mon infection gynéco, ma *GEU*, les interventions plus ou moins réussies, avaient soi-disant bousillé mes trompes, mes ovaires et que sais-je encore ? J'étais stérile ; c'était un fait acquis. Les médecins me l'avaient assuré : croix de bois, croix de fer, je ne pouvais plus avoir d'enfant ! Peut-être n'ont-ils pas été aussi catégoriques que ça mais le ton de leurs discours se voulait être définitif. Bref, c'est ce que j'ai entendu. Par ailleurs dans les années 85-86, le *Sida* était considéré comme une maladie d'homo. Le préservatif n'était pas encore entré dans les mœurs. Donc, je faisais l'amour sans mesure anticonceptionnelle. Il faut croire que ma demi-trompe devait parfaitement fonctionner puisque, très vite, je me suis trouvée enceinte de Jean-Paul !

— Mais il n'y avait pas moyen de faire autrement ? Ce dimanche-là, tu ne m'avais rien dit de ton état et je suis tombé des nues quand tu m'as annoncé ton mariage. Je ne comprenais pas pourquoi tu voulais te marier car tu ne me paraissais pas particulièrement amoureuse de Jean-Paul. Enfin, ce n'est pas tout à fait ça ! Tu étais démonstrative mais j'avais la sensation que ce comportement était faux. J'avais l'impression que tu jouais la comédie...

— Je la jouais, mais surtout à moi-même. Je tentais de me faire croire que j'étais amoureuse de Jean-Paul... Et puis le fait d'être enceinte me prouvait que j'étais une femme comme tout le monde ! Une femme normale ! J'avais vécu ces dernières années avec l'idée que j'étais stérile et voilà que j'attendais un enfant. J'étais ravie ! J.P. était le père donc je me devais de l'aimer et j'y arriverai !

— Et dire que je croyais que tu l'épousais pour des raisons financières ! Pour être à l'abri du besoin !

— C'est pour cela que, par la suite, tu m'as envoyé ce mot où tu me disais que ta rente héritée de papa était toujours à ma disposition ?

— Bien sûr !

— Lorsque J.P. a appris que j'étais enceinte, il a voulu à tout prix m'épouser. Je dois avouer qu'il m'a émue. Et puis, mon côté midinette m'a tourné la tête. Il a su me convaincre que nous allions vivre, tous les trois, le bébé, lui et moi dans un appartement, à distance du square Monticelli, que nous ne verrions ses parents pas plus que le nécessaire, qu'avec ses revenus nous nous en sortirions, que je pourrais continuer mes études sans souci, que le bébé aurait une famille unie et aimante... etc. C'était un conte de fée. Certes, je ne l'aimais pas d'amour comme aurait dit Pagnol mais je l'aimais bien d'autant que j'étais persuadée que Kevin avait été mon seul grand amour et que je n'en aurais pas d'autre ! Quand nous nous sommes vus, ici, pour t'annoncer toutes ces bonnes nouvelles, j'étais convaincue que j'allais être la femme la plus comblée de Marseille. Alors ?

— Vu comme ça...

— Oui ce n'était pas un mariage d'amour mais d'affection et comme on dit : avec le temps, l'amour... Avec le temps, en fait, est venue la haine ! Au début, peut-être pas la haine mais l'indifférence puis l'inimitié pour finir par l'aversion ! Mais je vais trop vite : je mets la charrue avant les bœufs !

Luc regarde son téléphone à nouveau et me dit :

— Reprends du début, on a le temps. Vas-y, je ne te coupe plus !

Etrange ! Il a une montre à son poignet et consulte l'heure sur son portable ! Non, pas l'heure : il attend un message.

Un message ? Mais de qui ?

Je reprends.

« Donc, par ce beau dimanche de mars, ici au bar de la place, après t'avoir présenté Jean-Paul, je t'ai annoncé que tu allais devenir son beau-frère le samedi 12 avril ! J'ai appris par la même occasion que tu partais début avril pour la Nouvelle Calédonie. Ta boîte t'y envoyait en stage pour six mois. Catastrophe ! Si le mariage restait fixé à mi-avril, tu ne pourrais pas y assister. Déjà que tu risquais de rater la naissance, surtout si le bébé avait de l'avance, ne pas être là pour mon mariage était une catastrophe pour moi. Le soir en rentrant square Monticelli, où nous logions en attendant de trouver un appart, j'ai fait promettre à J.P. de faire avancer la date de la cérémonie à fin mars. Il se faisait fort de convaincre ses parents qui étaient si heureux d'avoir un petit-fils ! Ils étaient certains que nous aurions un fils, un héritier de la famille Poncet-Legrand. Personnellement, je m'en fichais : garçon ou fille, pour le premier quelle importance ! Changer la date ne me semblait pas insurmontable car il restait plus de trois semaines avant la fin du mois. Pendant dix jours, après notre rencontre, place de Lenche, tous les soirs j'ai harcelé J.P. Invariablement, il répondait : demain j'en parlerai aux parents. Le onzième jour, n'y tenant plus j'en ai touché deux mots à mes beaux-parents. Mon beau-père, furieux, a coupé court à toutes mes tentatives :

— Vous n'y pensez pas, l'église et l'hôtel sont réservés depuis le début !

— Mais on peut aller ailleurs, trouver un curé et un hôtel, c'est pas trop difficile !

— Pour le curé, d'accord, quoique le vicaire de Saint Victor le prendrait très mal, mais *le Mas d'Entremont* n'est libre qu'à cette date !

— On peut changer d'hôtel.

— Cela nous coûterait trop cher...

L'argent n'était pas leur problème et pour leur fils, il n'y avait rien de trop beau...

— Et les faire parts sont imprimés...

— Je peux les corriger à la main en ajoutant un petit mot sympa, cela les individualiserait et, j'en suis sûre, les invités apprécieraient...

— Non, et la mairie...

— Le maire est votre ami...

— Non, non et non ! N'insistez-pas, c'est non. Votre mariage aura lieu le samedi 12. De toute façon, avant il y a le week-end de Pâques et puis nous n'avons plus le temps de nous retourner. Votre frère part début avril ; c'est bien dommage mais nous ne pouvons pas faire autrement. Nous n'allons pas changer la date de votre mariage par caprice. J'ai une position sociale qui impose de ne pas faire n'importe quoi ! N'y revenez plus, c'est définitif et je pense que votre mère serait d'accord avec moi.

Il avait raison, Madeleine acquiesçait tout ce qu'ils disaient. Simone et elle étaient devenues les meilleures amies du monde et je ne crois pas que notre génitrice aurait apporté de l'eau à mon moulin si elle avait assisté à la conversation. Quand à J.P. ! Je suis persuadée qu'il s'en fichait et de plus, il devait penser que ma lubie entraînerait mille complications. Ne rien bousculer était beaucoup plus simple :

— D'autant que ce sont mes parents qui payent tout ! Ils ont quand même un droit de regard sur l'organisation.

Drôle droit de regard ; sous le prétexte qu'ils tenaient les cordons de la bourse, ils voulaient tout régler !

J.P. n'en avait pas parlé ni à père ni à mère ; ceux-ci avaient décidé ; Madeleine approuvait et je subissais.

Tu es parti le premier avril pour revenir le trente septembre. Le mariage a eu lieu exactement à la date et au lieu fixés par la famille. C'était la première fois que mon futur mari se rangeait du côté de ses parents ; cela ne serait pas la dernière !

Avant de poursuivre l'histoire de mon mariage, il faut que tu connaisses l'attitude de la famille Poncet-Legrand devant ma fameuse ressemblance ! Leur position a toujours été ambiguë. Je crois qu'entre vulgarité du monde du cinéma et honneur d'une beauté référencée, ils ne savaient pas bien où se situer. Ils n'en parlaient jamais. Jamais je n'ai pu entendre l'un ou l'autre dire :

— Vous avez vu comme ma belle-fille ressemble à Juliette Binoche !

Si quelqu'un face à eux prononçait cette phrase magique, ils faisaient ceux qui n'avaient rien entendu. Ils étaient fiers de l'entendre mais faisaient comme s'ils ne savaient pas de quoi on pouvait bien parler. Au début, j'ai apprécié cette conduite. Je pensais qu'ils le faisaient par respect pour moi. Avec le temps, j'ai compris que leurs véritables desseins étaient dictés par leur quant-à-soi égoïste et j'ai ajouté cette non reconnaissance à la liste de mes griefs !

Simone m'a conduite chez une couturière célèbre qui a brodé ma robe à la main. Un coiffeur est venu square Monticelli tous les trois jours pour donner une forme à mes cheveux. Le mariage civil a eu lieu le vendredi après-midi à Bagatelle, bien entendu ! La mairie du 8<sup>e</sup> arr. est la plus belle de Marseille et son parc est un lieu tout à fait exceptionnel pour réaliser de superbes photos. J'avais un tailleur blanc cassé *Yves Saint-Laurent* du plus bel effet que je n'ai jamais remis. Le repas du soir, pour les intimes (plus d'une cinquantaine !), s'est déroulé dans une salle réservée au *Sofitel Vieux-Port*. Comment imaginer mieux que ce dîner gastronomique dans cet endroit somptueux avec vue incomparable sur le plan d'eau et la ville ? Le père de J.P. payait tout, Simone paradait et Madeleine minaudait. Le lendemain, je faisais mon entrée dans Saint-Victor, dans ma superbe robe brodée de perles, au bras de l'un des oncles de J.P. — Quel dommage que votre frère ne soit pas là ! — au milieu d'une foule incroyable ! Je dois dire que c'était un peu trop pour moi ! J'étais ivre avant d'avoir bu ! Ce luxe, ce faste, cet argent me tournaient la tête. Je pense que ce week-end j'ai perdu un certain sens des valeurs, de nos valeurs. Etourdie, chavirée, sur un nuage, j'ai cru être réellement amoureuse de Jean-Paul ! Il m'a fallu du temps pour me rendre compte que j'avais été hypnotisée par l'éclat flamboyant étalé par la famille Poncet-Legrand. La réception a eu lieu dans la région Aixoise, au *Mas d'Entremont*, entièrement retenu pour cette occasion. Toute la famille avait investi les chambres, suites et appartements. Chose curieuse qui aurait dû me mettre la puce à l'oreille, un des appartements avait été retenu pour Jean-Paul et moi. Nous avons passé notre nuit de noces au milieu des Poncet-Legrand ! Pas banal, non ? Certes, ce n'était pas notre première nuit mais, quand même, sur le plan symbolique, il est difficile de faire mieux ! Toujours aussi grisée, ce soir-là, j'ai trouvé ça normal ! Encore une fois, je ne cherche pas d'excuses mais j'étais très jeune, vingt-deux ans à peine, je ne connaissais rien à la vie ou pas grand-chose, j'étais folle de joie d'être enceinte et la famille était très forte pour m'aveugler à coups de

paillettes et flonflons. La réception dans cet hôtel de charme provençal de la campagne aixoise a été somptueuse. J'avais un peu trop bu et je riais de tout. Tout le monde applaudissait à mon bonheur. J'étais la plus belle, la plus rayonnante des mariées. Je pense toujours que le mariage (préparatifs, cérémonie, festivités, etc.) est fait pour tourner la tête des jeunes filles : ainsi, elles ne se rendent pas compte du déséquilibre du régime matrimonial ! Eblouies, elles ne voient pas où elles mettent les pieds ! Même, à notre époque où les bienpensants se veulent rassurants, la femme, au sein du mariage, n'est pas l'égale de l'homme !

Et le lendemain, nous nous sommes tous retrouvés au petit-déjeuner autour de la piscine. Il faisait un temps splendide. Nous y avons passé deux jours pendant lesquels nous avons profité du restaurant, du magnifique parc avec bassins, jeux d'eau, nénuphars, végétation luxuriante et de la belle piscine – le temps, pour la mi-avril, était exceptionnel – avant de nous envoler vers les Seychelles. Le super luxe quoi ! Tu me manquais mais dans ce tourbillon je n'avais pas beaucoup de place pour penser à toi, je l'avoue humblement. A ma place qui aurait agi différemment ?

Les mois qui ont suivi se sont déroulés sans histoire sauf que... sauf que nous n'avons pas déménagé ! Je travaillais mon année de médecine, j'assumais ma grossesse et J.P. devait nous trouver un appart. A sa décharge, le marché de l'immobilier à Marseille était plutôt mou. Après tout ce temps, je lui cherche encore des excuses ! Bref, il ne trouvait rien ! Enfin, rien qui me méritait, d'après lui. Chaque appartement visité était trop ! Trop petit, trop grand, trop vieux, trop sombre... et j'en passe. Moi je restais à la maison n'ayant à m'occuper que de mon année de médecine et de mon ventre. Je n'ai pas eu de volonté ; j'ai laissé faire mon mari d'autant que j'étais particulièrement choyée par tous, square Monticelli : je portais l'héritier ! Il est toujours facile, a posteriori de critiquer J.P. mais si j'avais bougé mes fesses au lieu de somnoler dans le cocon tissé par ma belle-mère, on peut imaginer que la suite des évènements aurait été différente. Je sais, je sais, avec des si... mais quand même, j'aurais dû me prendre en main. La fin d'année universitaire est vite arrivée. J'ai réussi tranquillement et je suis passée en cinquième année. Mon beau-père m'a offert une Renault cinq quatre portes pour mes futurs déplacements avec son petit fils. J'ai accepté, bien entendu. La famille était certaine que j'attendais un garçon ; moi, j'espérais une fille et je ne voulais surtout pas connaître le sexe de mon enfant avant d'accoucher. Nous vivions dans cette dualité : ils disaient lui, je pensais elle. J'ai pris la voiture et j'ai de plus en plus écouté les sirènes me parlant de médecine du travail ! On n'achète que ceux qui veulent bien se laisser acheter.

L'été est passé à grande vitesse pour une reine qui ne devait sa légitimité qu'au fruit de son ventre ! Tu es arrivé début octobre et j'ai accouché le 12 ! »

Je n'en peux plus. Je me remets à pleurer ! Si pendant toute la matinée, j'ai versé des larmes, elles n'étaient qu'annonciatrices de l'anéantissement actuel ! Dire « j'ai accouché le 12 » ne peut être que la signature de mon arrêt de fin. Il a fallu que j'en arrive là et le désespoir envahit chaque cellule, chaque fibre, chaque parcelle de mon être. Je ne pourrai plus m'en remettre. Je ne survivrai pas aux souvenirs. Je suis venue, ici, à Marseille uniquement pour remonter le temps et me trouver face à un mur. Pour moi, il n'y a plus de route ; je suis au bout de mon chemin et quoi que Luc puisse bien me dire, quoi que je puisse encore lui raconter, il n'y aura pas d'issue. Je lui dirai adieu, le plus affectueusement

possible et je disparaîtraï. Je ne sais pas encore comment mais je trouverai ; après tout, ce ne sont pas les solutions qui manquent.

Il prend ma main et ne dit rien. Je lui en suis gré. Je n'aurais pas trop supporté qu'il manifeste son réconfort, qu'il se prenne les pieds dans le tapis en me trouvant des excuses. Il ne dit rien. Merci ! Le temps passe. Les larmes finissent toujours par se tarir ; pas la dérélition, pas la désespérance. On finit toujours par dire quelque chose même si l'élan vital est mort.

« Alexandre était un beau bébé ! Enfin, je suppose parce que je ne l'ai pas beaucoup vu les jours suivants ! Les années suivantes, non plus d'ailleurs ! Mes beaux-parents avaient engagé à temps plein, une nurse – une nurse anglaise, tu t'en souviens, pour que le petit parle couramment anglais – qui allait s'occuper de lui vingt-quatre heures sur vingt-quatre ! Dès la maternité, je l'ai vue débarquer dans ma chambre à *Bouchard* ! Bien entendu, j'avais pondu l'héritier dans *La Clinique* des bourgeois marseillais. Elle avait une quarantaine d'années et savait tout en matière de bébé. Elle sortait d'une école londonienne réputée et trimballait des dizaines de recommandations plus élogieuses les unes que les autres. Mon beau-père était très fier de sa perle rare, comme il la désignait. Grâce à Dorothee – il faut le faire, non ? S'appeler Dorothee ! – j'allais être déchargée de toute contrainte, j'allais pouvoir poursuivre mes études et « vous n'en aurez que le meilleur de votre fils, avait dit Simone ! » Madeleine surenchérisait, répétant à l'envie que j'avais une chance incroyable. Et vogue la galère !

J'ai fini par les croire ou plutôt j'ai bien voulu les croire et puis, je n'étais toujours pas plus encline à bouger mes fesses. Le confort ! Le confort tue beaucoup ; les gens ne se méfient pas.

« Bien entendu, vous resterez Square Monticelli, tant qu'Alexandre aura besoin de Dorothee sinon il vous faudrait un appartement gigantesque qui n'est pas dans les moyens d'un jeune couple tandis qu'ici nous avons de la place ! » Et effectivement, tu t'en souviens, Alexandre vivait avec Dorothee dans une aile de la bastide. Je le voyais souvent... »

Les larmes reviennent...

« Tous les jours même... Je le câlinais... Je m'en occupais, mais pas comme une mère aurait dû s'en occuper. C'était Dorothee, sa mère ! C'est elle qui le torchait, le berçait, se levait la nuit et toutes ces choses qui enquiinent les mamans mais aussi les confortent dans leur rôle, leur mission... »

— ... A propos, Dorothee était là tout à l'heure ?

— Dorothee est morte, Alexandre n'avait pas encore dix ans. Une crise cardiaque, je crois. Tu t'en souviens, elle fumait comme un pompier. Elle est décédée brutalement. Alex, fumait aussi. Beaucoup, beaucoup trop. Bien sûr, il n'a pas commencé quand elle vivait toujours mais il a subi ce que l'on nomme le tabagisme passif. À cette époque, les adultes clopaient tant et plus en présence de leur progéniture. Est-ce que cela les pousse à fumer à l'âge adulte ? C'est une question que je me suis toujours posée.

— Probablement ; en fait, je ne sais pas.

— Dorothee était tout pour lui : sa mère, sa confidente mais aussi son père car Jean-Paul avait de très mauvaises relations avec lui. Ils ne s'entendaient pas ; toute discussion finissait

par une dispute et cela dès le plus jeune âge d'Alex. Je crois qu'inconsciemment J.P. lui reprochait de trop te ressembler. Sur le plan caractériel, bien entendu. Il était indépendant, fier et solitaire comme...

— Je suis comme ça, moi ?

— Evidemment ! Donc quand Dorothée est morte, il a terriblement marqué le coup. Une personne a compris la chose et s'est rapprochée de lui : notre mère !

— Ah ! Ne me parle pas d'elle. Que cherchait-elle encore ?

— Rien, rien. Ce n'est pas ce que tu crois, elle voulait l'aider. Je pense que tu as des idées fausses sur notre mère. Je sais qu'elle n'a pas toujours été tendre pour toi mais, comme je te l'ai dit tout à l'heure, elle avait certaines excuses. Tu idolâtres notre père et, s'il a été un homme remarquable pour nous ses enfants, il n'a pas été – comment dirais-je – régulier, honnête, fidèle en tout cas, envers maman. Peut-être, t'en voulait-elle de préférer notre père ? C'est possible. Votre relation avec trop de non-dits n'a fait qu'empirer et c'est dommage. Elle a essayé de se rapprocher de toi plusieurs fois mais d'une façon tellement maladroite que ce ne pouvait qu'être voué à l'échec. Ton départ l'a touchée très durement. Elle devait se sentir responsable d'une certaine manière. Je ne sais pas pourquoi mais c'est ainsi qu'elle l'a vécu et quand Dorothée est morte si elle s'est occupée de ton fils, c'était bien par amour pour le petit mais aussi pour réparer le tort qu'elle pensait t'avoir fait. Jusqu'à l'adolescence et même après de façon différente, ils ont été très complices. Je t'en reparlerai mais pour en finir avec la légende que tu t'es construite au sujet de notre père je vais te raconter ce qui m'est arrivé peu de temps avant que tu quittes tout, que tu choisisses de vivre à Paris. A ce propos où va ta préférence, Paris ou Marseille ?

— Je me suis longuement posée la question mais je n'ai pas la réponse. Paris est la plus belle ville du monde. Tu peux faire le tour du globe, visiter toutes les capitales, il n'y a pas plus beau. Paris est belle comme un top model, une femme fatale, une icône de cinéma ; Paris c'est Grace Kelly, Marilyn Monroe, etc. Paris est inaccessiblement belle. Paris c'est Iseult la blonde, Juliette Capulet. Marseille c'est Esméralda. C'est la beauté sauvage, c'est la rebelle, c'est la gitane pas très nette mais à la sensualité, à la sexualité débordante. Ça te va ?

— Très bien. Donc, cela se passe en 91, quelques semaines avant ton départ. Est-ce que si je t'en avais dit un mot cela aurait changé quelque chose ? Je ne crois pas et, de toute façon, j'étais si abasourdi par la nouvelle qu'il m'a fallu beaucoup de temps pour la digérer.

« En juin, je m'en souviens très bien, les tilleuls en fleurs embaumaient l'air ambiant de leur parfum de miel, j'étais dans mon bureau, accaparé par un dossier difficile sur lequel je travaillais depuis des semaines. Je devais en faire une synthèse précise aux actionnaires le soir même au cours de leur assemblée générale. Il en allait de l'avenir de la société. J'avais une drôle de responsabilité et je n'en menais pas large. Voilà pour mon état d'esprit lorsque j'ai reçu un curieux coup de téléphone. Ma secrétaire m'a dérangé alors que j'avais imposé un black-out total :

— Monsieur, une jeune femme voudrait vous parler. Elle dit que c'est très important et que vous en conviendrez.

— Pascale, je vous avais dit de ne pas me déranger. Je suis absent ; absent, vous entendez ! Je ne suis là pour personne ! Personne !

— Elle insiste vraiment. Elle dit que c'est important pour vous...

— C'est sûrement une emmerdeuse, raccrochez !

— Monsieur, vous devriez... Prenez-la une minute... Elle me paraît sincère. Vous me connaissez. Mon intuition me dit que vous devriez...

J'ai ronchonné mais Pascale, c'est vrai, avait un je-ne-sais-quoi qui me faisait dire : écoute-la !

— Bon passez la moi. Pas plus de deux minutes et je lui raccroche au nez et après je ne veux plus être dérangé. Vous entendez ?

— Bien monsieur... Pas de problème.

Et elle m'a passé la correspondante. D'un ton sec je lui ai demandé :

— Bonjour madame ; vous me dérangez ! Qu'est-ce que vous voulez ?

— Vous rencontrer !

— C'est pas possible...

— Pas aujourd'hui mais je suis à Marseille pour trois jours et vous pouvez bien m'accorder une heure...

— Mais pourquoi ?

— Je préfère vous le dire de vive-voix !

— Si vous ne m'en dites pas plus, c'est non.

— Enfant, j'ai connu votre sœur Juliette. Je m'appelle Lisa Marteau ! Marteau, comme vous ! Voici le numéro où vous pouvez me joindre ou me laisser un message. Je n'ai que trois jours. Je vous en prie monsieur Luc Marteau appelez-moi !

Et elle a raccroché. La conversation n'avait pas duré deux minutes. J'avais noté machinalement le nom et le numéro de la donzelle sur un post-it. Vieux réflexe de bureaucrate ! Puis, je l'ai vite oubliée pour me consacrer à mon travail. La réunion du soir a été houleuse. J'ai eu la très nette sensation que personne n'adhérait à mon projet. En rentrant me coucher, j'étais persuadé que je vivais mes dernières heures dans cette société aussi qu'elle ne fut pas ma surprise le lendemain matin de recevoir un coup de fil de l'actionnaire majoritaire en personne me demandant de boucler l'affaire rapidement. J'avais devant mes yeux le post-it collé sur le socle de l'appareil. Je l'ai appelée. Elle attendait mon coup de fil. Nous nous sommes donnés rendez-vous le jour même à Castellane vers dix-huit heures. J'ai failli oublier. Heureusement que j'en avais parlé à Pascale ; c'est elle vers cinq heures qui est venue me dire :

— N'oubliez pas votre rendez-vous de dix-huit heures !

Elle m'attendait assise à la terrasse du café. Tu te souviens, il commençait à faire chaud. Tu souffrais terriblement de la chaleur. La famille de ton mari était inquiète... »

— ... Je crois même que tu es partie deux mois en Savoie, non ?

— Oui, c'est ça !

Mon Dieu, la Savoie. Ça aussi je l'avais enfoui au plus profond de la fosse des oublis. Comment ai-je pu le faire ? Comment arrive-t-on à occulter des pans entiers de son existence ? Existera-t-il encore autre chose qui ne soit pas sorti de la boîte de Pandore ? Mon inconscient libère tout ce qu'il tenait en cage et j'ai peur. Très peur !

Dans ma poitrine, une main serre mon cœur.

— Bon, je continue : « Elle s'est levée. Elle était un peu plus grande que toi, aussi blonde que tu es – enfin, que tu étais – brune, mince et très jolie. Quelque chose dans son physique m'a frappé. Elle m'a tendu la main. Nous nous sommes assis et elle s'est mise à parler :

— Comme je vous l'ai dit je m'appelle Lisa Marteau. Ma mère était mère célibataire mais mon père m'a reconnue. Je ne vais pas tourner autour du pot : je suis votre sœur, votre demi-sœur !

J'étais estomaqué et je crois que je n'ai plus ouvert la bouche... »

Moi aussi je suis abasourdie, anéantie même. Un film cauchemardesque se déroule dans ma tête. C'est Lisa !

Lisa du parc Borély ! Lisa, ma meilleure amie, à la vie, à la mort ! Lisa, que j'ai effacée de ma mémoire ! Ma sœur ! La seconde fille de mon père !

Ma sœur !

« ... et à ce moment-là elle me dit :

— Avec Juliette nous avons passé des moments extraordinaires. Pour elle, je ne sais pas mais pour moi il s'agit de mes plus beaux souvenirs d'enfance : on s'entendait si bien ! Il y avait une telle complicité ! Vous savez les amours d'enfance ! Un jour vous rencontrez, peu importe le sexe, celui ou celle pour qui vous avez le coup de foudre. L'amour platonique idéal ! Pour moi, cela avait été le cas et pour elle... »

Pour moi aussi, bien sûr ! Je l'avais vécu ainsi. Maintenant son visage m'apparaît. Jusqu'à ce jour, à chaque fois où je forçais ma mémoire pour retrouver ses traits je ne voyais qu'un visage flouté, à la manière d'un cinéaste représentant un fantôme. Maintenant, je la vois : ma sœur ! Mon Dieu, c'en est trop ; je ne tiendrai pas très longtemps. Cette journée me tuera.

— Quand nous nous sommes quittés j'étais persuadé qu'elle disait la vérité. Ce qui m'avait marqué de but en blanc c'était sa ressemblance avec toi. Elle était toi en blonde. Un peu comme aujourd'hui...

— Et elle ressemblait aussi à l'autre ? Lui en faisait-on la remarque ?

— Je ne sais pas. Elle ne m'en a pas parlé et puis c'était probablement moins évident. La couleur des cheveux ? Je n'en sais rien. Peut-être aussi qu'on a exagéré pour toi ; qu'on s'est monté le bourrichon. En tout cas en prenant de l'âge...

— Tu sais qu'à Paris, lors d'une réunion mondaine, j'ai rencontré Juliette Binoche...

— Et alors ?

— Alors, rien. Ni l'une ni l'autre n'avons trouvé que nous étions face à notre sosie. Nous avons été présentées : elle n'a pas fait attention à moi ! Cette histoire de similitude m'a pourri une partie de mon existence alors qu'il n'y avait pas matière à en faire un plat.

— Tu as raison et je suis fautif. Pour en revenir à Lisa, elle cherchait simplement à rencontrer son frère et sa sœur. Elle avait attendu que sa mère décède pour le faire ; c'était une promesse qu'elle lui avait faite...

— Comment a-t-elle appris qu'elle avait un frère et une sœur ?

— Tu ne m'écoutes pas beaucoup mais je comprends : tu es encore sous le choc. Je me répète donc. Sa mère était la maîtresse de papa depuis pas mal de temps. Exactement, je ne sais pas. Lisa non plus d'ailleurs. Sa mère n'est jamais rentrée dans les détails. Elle a voulu un enfant de lui et ce que femme veut ... Il n'a pas su qu'elle était enceinte. Ils ont conçu Lisa deux mois avant que les parents te mettent en route. Elle est plus vieille que toi de deux mois seulement. Dès qu'elle a su qu'elle était enceinte, elle a rompu et est partie vivre

à Paris. C'était une femme de lettre. Journaliste au *Provençal*, elle s'occupait de la rubrique littéraire. Elle a écrit aussi plusieurs romans et essais qui ont connu un certain succès. A Paris, elle a intégré *le Figaro littéraire* où elle est restée jusqu'à la fin de sa vie. Elle est morte d'une leucémie assez foudroyante. Quand elle a su qu'elle était condamnée elle a tout raconté à Lisa qui ne savait rien de son géniteur. Ce qui est le plus extraordinaire c'est la rencontre à Borély ! Pour des raisons que j'ignore la mère de Lisa est revenue vivre à Marseille une année. D'après elle, c'était pour faire une enquête commandée par *le Figaro littéraire*. Bref, on s'en fiche mais les voilà toutes les deux chez nous ! La mère de Lisa, pour la distraire, l'amène à Borély, le mercredi. Et c'est la rencontre ! Papa n'était au courant de rien et il découvre son autre fille ! Je suppose qu'il a dû passer des moments difficiles mais il l'a reconnue. Elle porte notre nom. Lisa n'a pas su, à ce moment-là, que le monsieur du mercredi était son père. Elle l'a appris bien plus tard...

— Et notre mère ?

— Je ne sais pas exactement ; je reste persuadé qu'elle a fini par le savoir. Je pense que papa lui a tout avoué. D'où ses doutes, ses interrogations, sa peur que l'histoire ne recommence.

— Tu l'as revue ?

— On se rencontre de temps en temps. Elle habite Paris comme toi. Elle a été mariée deux fois et maintenant vit seule. De son premier mariage, elle a eu un fils qui a moins de vingt-cinq ans. C'est un voyou ! Très jeune, il a mal tourné et en ce moment il est, je crois, à Fresnes où il purge une peine de quinze ans pour vol à main armé ; braquage au cours duquel deux flics ont été sérieusement blessés, l'un est infirme à vie ! Elle est expert-comptable. Elle est propriétaire d'une chouette petite maison qu'elle a eu en héritage du côté de sa mère. Ce petit pavillon se trouve dans un quartier que je ne connaissais pas avant d'aller la voir : villa Santos-Dumont. C'est une impasse du...

— ... du 15<sup>e</sup> arr. près du Parc Georges Brassens, anciens abattoirs de Vaugirard ; je connais ! C'est sympa et finalement pas très loin de chez moi.

— On se voit donc au moins une fois par an, soit à Paris, soit à Marseille.

M'a-t-il remplacée ? Lisa est sa sœur aussi ! Il a bien le droit de... D'autant que moi... Mon Dieu, je délire. Tout se trouble. Je ne sais plus où j'en suis. Mon fils, le fils que j'ai abandonné est mort. Le jour de son enterrement j'apprends, de la bouche de mon frère que j'ai laissé tomber comme une vieille chaussette, que j'ai une sœur que j'ai aimée lorsque nous étions des enfants. Qu'est-ce que j'ai fait pendant vingt ans ? Où me suis-je perdue ? Qui a vécu dans l'enveloppe charnelle de Juliette Marteau ? Suis-je schizophrène ou atteinte d'un dédoublement de la personnalité ? Suis-je folle ? Est-ce que je suis allée visiter un autre espace-temps ? Comment tout cela est-il possible ?

Je ne dis plus rien ; Luc non plus.

*Ite missa est* ! Comme aurait dit le père Ambroise, pas le curé de Saint-Laurent, aux grosses lunettes car je doute qu'il sache parler latin. De nos jours on traduit cette locution par : la messe est dite mais missa vient de *mittere* qui signifie envoyer ; donc *Ite missa est* veut dire : allez c'est l'envoi ! Envoi pourquoi ? Pour évangéliser, pour remplir une mission. Ai-je encore une mission dans ce bas monde ? Ma vie se résume à une erreur ! Et s'il ne s'agissait pas d'erreur mais de volonté ?

Je déraile.

Je deviens folle. Je suis folle.  
Je suis maudite.

## Chapitre 13 : Alexandre...

— Pourquoi m’as-tu fait venir ?

Il me regarde, ne saisit pas. Je suis détruite et il ne comprend rien ; ses yeux m’interrogent toujours. Faudra-t-il que je mette les points sur les i ? C’est mon frère ; il est intelligent ; il sait tout de moi. Du moins, je le croyais. Nous arrivons au terme et mes mots sont étrangers. Vingt ans de séparation et un mur entre nous. Où est-il le temps de notre complicité ? Où est-il le temps où un simple regard suffisait ?

Je répète :

— Pourquoi m’as-tu fait venir ?

Ça y est : une lueur éclaire ses pupilles.

— Je ne t’ai pas fait venir. Tu es venue seule...

— Et *La Provence* disséminée sur mon passage ?

— Nul ne pouvait prévoir ta réaction !

— Tu me connais !

— Je te connaissais, il y a vingt ans ! Qu’es-tu devenue depuis ? Bien malin qui peut le dire !

— Par malin tu entends le diable. Tu m’assimiles à un suppôt de Satan...

— Non, non tu vas trop loin. C’est une façon de parler. Rien n’était assuré. Je n’ai rien déterminé ; c’est toi et, toi seule, qui a pris la décision de venir à Marseille aujourd’hui. J’ai fait mettre les journaux dans le but de t’informer. D’abord, je ne pouvais pas être sûr que tu lirais l’avis de décès. Ensuite si j’espérais que tu sautes dans le premier TGV, je n’en avais aucune certitude. Il y a vingt ans j’aurais pu prévoir ta réaction mais maintenant... Toi, seule, Juliette après avoir appris la mort de ton fils, tu as décidé de venir à son enterrement. Je n’y suis pas pour grand-chose...

— C’est faux et tu le sais bien. Tu m’as manipulée pour venir ici. Tu m’as forcée à ouvrir ma boîte à souvenir, la boîte de Pandore...

— C’était une jarre, tu t’en souviens, notre père aimait cette histoire...

— Parlons-en ! Tu le tues une deuxième fois !

— Tu dramatises tout. Je comprends que tu sois bouleversée mais il faut que tu fasses la part des choses. Ton fils est mort...

— J’avais oublié que j’avais un fils !

— On ne peut pas tout oublier ! Soit, le fils que tu n’as pas connu est mort, devrais-je dire. Car tu ne savais pas qui il était. C’était ton choix mais il ne faisait plus partie de ta vie. Donc cet étranger qui était ton fils est décédé et je t’apprends que ton père n’était pas le héros que tu croyais et tu m’accuses de tuer ton espérance. Car c’est ça la jarre de Pandore : seul l’espoir reste au fond mais pour toi l’espoir n’est pas mort. Tu as fait un grand pas...

— Un pas vers le vide...

— Non, non. Je ne suis pas d’accord et quoi que ton inconscient ait enfoui dans les tréfonds de ta mémoire, rien ne t’autorise à sombrer dans la dépression la plus totale... Le hasard qui t’a conduite ici, ce jour, te donne une chance. Saisis-la ! Tu as encore des morceaux à recoller. Suivant ce que tu feras, tu peux encore revivre... Ta route ne s’arrête pas là sauf si, abattue, tu le décides.

— Tu n’es pas à ma place !

— Personne ne peut s’y mettre et ce n’est pas la question. Au stade où tu es, tu ne peux plus reculer, faire comme si cette matinée n’avait pas existé. Tu dois poursuivre.

— Je ne sais pas... Parle-moi de lui...

— Ah ! Je préfère ça. Ok ! Je vais reprendre, mais tu veux une autre glace ?

— Pourquoi pas ; il fait si chaud et elles sont délicieuses !

— Tu changes de parfum ?

— Je vais essayer autre chose.

— Mademoiselle !

La serveuse en tablier faussement sexy prend notre nouvelle commande. Nous attendons nos glaces sans rien dire. A croire que nous nous sommes entendus pour ne pas aborder de problèmes sérieux devant un tiers. Elle revient avec ma coupe noisette, chocolat. Luc a repris une glace à la navette.

Lorsque la fille nous laisse, il jette une nouvelle fois un coup d'œil à son portable qu'il a posé sur la table et poursuit :

— Quand Dorothee est morte, Alexandre n'avait pas dix ans ; il était en avance et devait rentrer en sixième. Ses relations avec son père n'étant pas excellentes – je te l'ai déjà dit – celui-ci a décidé de le mettre en pension chez les maristes à La Seyne ! Cela convenait très bien à Alexandre. Les vacances scolaires, il les passait, la plupart du temps chez notre mère. C'était un solitaire. Il ne parlait à personne. Jusqu'à ses dix-huit, dix-neuf ans, je n'ai eu aucune discussion sérieuse avec lui. Il n'était pas malheureux, enfin je ne crois pas, et s'il l'était, il ne l'exprimait pas. Avec notre mère, il n'a jamais abordé le problème de ses parents ; il ignorait son père et avait définitivement enterré sa mère. Il travaillait très bien. Enfin, il avait d'excellents résultats parce que pour ce qu'il en est du travail, je n'en sais rien. Il avait d'énormes possibilités. Intelligent, brillant, il survolait sa classe. A dix-sept ans, il a eu son bac S avec mention bien. Alors, tout a changé. D'abord, il avait une passion dévorante pour les deux roues ; vélomoteurs, scooter, 125 puis gros cubes. Son père, certainement se sentant coupable de ne pas s'être occupé de lui, payait ses engins sans rechigner. Alex en profitait sans vergogne. C'était sa vie et on a eu droit jusqu'à la fin à une valse de motos toujours plus belles et plus puissantes. Après le bac, il a décidé de se consacrer entièrement à sa passion. Il a arrêté les études et a fait le siège de toutes les marques de moto pour entreprendre une formation de mécanicien. Il a réussi, dieu sait comment, à intégrer le team Honda comme pilote essayeur. En même temps, ils lui ont donné une formation de mécano. Ces derniers temps, il gagnait bien sa vie. Il parcourait l'Europe, allant de circuits en circuits. Quand il séjournait à Marseille, il ne manquait pas de venir me voir, après avoir embrassé et câliné sa grand-mère, bien sûr. Nous sommes devenus assez complices depuis qu'il était majeur. Avec la famille Poncet-Legrand, il avait des relations sans réelle affection sauf avec sa sœur qu'il adorait et elle le lui rendait bien. D'après ce qu'il me racontait, il n'a pas eu beaucoup de petites amies mais depuis deux ans il était en couple avec Agnès. C'était sérieux, très sérieux ! Ils pensaient fonder une famille. Tu as vu Agnès à Saint-Laurent : c'est la jeune femme blonde qui a eu un malaise dans l'allée centrale près du cercueil. Je souhaite qu'elle puisse l'oublier un jour et refaire sa vie. C'est une fille très bien. Il m'a appris l'existence d'Agnès et leurs projets pas loin d'ici, aux *Pierres Plates*. Il affectionnait particulièrement cet endroit. L'ouverture du Vieux-Port vers le large ! L'appel de la mer ! Le côté mythique de Marseille, porte de l'Orient ! Le départ vers l'aventure ! Les trois mats en route pour la Cochinchine ! Tous les marseillais ont un Pythéas ou un Marius qui sommeille dans leur cœur. Découvrir la *Britanie*, *l'ultima Thulé*, la *mer gelée* ; embarquer sur *La Malaisie* ! Et quoi d'autre encore ? Je ne sais pas ce que représentait pour lui ce bout de quai mais, ces dernières années, lorsqu'il avait quelque

chose d'important à me dire, il me donnait rendez-vous là. Nous nous asseyions sur la jetée, les pieds presque dans l'eau et il me parlait. Sais-tu que ce lieu va être bouleversé par les travaux de Marseille 2013 ? Ce sera le pôle de la culture, avec deux ou trois musées. Le fort Saint-Jean, le môle, tout le quartier sera réhabilité, comme on dit maintenant. On ne reconnaîtra plus rien. C'est sûrement un bien pour la ville qui sera embellie et attirera plus de touristes. Mais je ne sais pas si on pourra, à l'avenir, s'asseoir sur la jetée, les yeux tournés vers le large. Ce quartier prend un sacré coup de rénovation mais où seront nos *Pierres Plates*, si chères à notre enfance ?

— Comment peux-tu dire ça ?

— Quoi "si chères à notre enfance" ?

— Oui ! Pour moi, c'est un lieu maudit. As-tu oublié le simple d'esprit que nous avons tabassé et peut-être tué à force de coups ? Longtemps, j'ai recherché sa trace ! En vain ! Pour moi ce quai est associé définitivement à ce crime !

Luc écarquille ses grands yeux noirs.

— Ce crime ! Ce crime : comme tu y vas !

— Tu oublies que nous l'avons laissé pour mort !

— Mais pas du tout, les quelques coups que nous avons réussi à lui donner ne lui ont pas fait très mal !

— Mais enfin, tu délires !

Je suis furieuse après lui. Jamais je n'aurais pu penser qu'il réagisse ainsi. Si c'est comme ça qu'il s'est repenti de son forfait, mon frère est comme tout le monde. De nos jours, tout un chacun minimise sa propre responsabilité et reporte la faute commise sur les autres, sur les circonstances, sur les antécédents et sur bien d'autres excuses. Notre société est devenue le royaume des ouvreurs de parapluie ! Et Luc n'échappe pas à la règle.

Il me déçoit terriblement, je ne sais pas si...

— Ecoute ! Je peux t'assurer que nous ne lui avons pas fait grand mal. Je l'ai revu. Le soir de notre sortie aux *Pierres Plates* je n'étais pas fier du tout. Nous avons menti à maman et tabassé un simplet qui, probablement, ne demandait rien à personne. Je n'ai pas dormi et, rongé par le remords, je me suis juré, un, de rechercher le simple d'esprit dès le lendemain, deux, de tout avouer à maman. Le lendemain, je suis retourné aux *Pierres Plates* sans rien dire à personne. A la même heure ! Il était là en train de pêcher, enfin en train de sauter de rochers en rochers et de jeter sa ligne. Je l'ai observé longtemps et je n'ai pas vu la moindre trace de blessure ni le moindre handicap. Il sautait comme un cabri. J'ai attendu une bonne demi-heure et puis je me suis approché de lui pour nous excuser. Il ne m'a pas reconnu et n'a rien compris à mes excuses mais ravi d'avoir un interlocuteur, il a tenté dans son jargon de m'expliquer sa technique de pêche. Je l'ai écouté sans un mot ; puis je lui ai dit au revoir. Je me suis retourné et je l'ai entendu clairement baragouiner : « Georges ne fait jamais mal ! Surtout pas aux petites filles. » Je suis rentré à la maison convaincu qu'il était bien meilleur et bien plus intelligent que nous ! Il avait dû se protéger efficacement de nos coups et faire le mort pour arrêter notre furie. Et, le plus exceptionnel c'est qu'il était capable de pardonner quelques heures après avoir été agressé ! Et de pardonner sans avoir l'air de le faire. Belle leçon ! Je me suis couché le soir même, rassuré mais encore plus penaud que la veille.

— Mais j'ai vu du sang, son visage tuméfié !

— C'était ton imagination. Peut-être a-t-il saigné du nez après le premier choc avec Arthur – et je n'en suis pas très sûr – mais je peux t'affirmer que, le lendemain, il allait parfaitement bien et n'avait aucune trace de coup ! Même pas sur son nez ! Par contre, il était toujours aussi crade !

— Mais pourquoi ne pas me l'avoir dit ? Pourquoi ne pas m'avoir rassurée ? J'étais persuadée que nous l'avions tué ou rendu infirme ! Tu te rends compte ?

— Je n'ai rien dit parce que je pensais que tu oublierais vite cet épisode peu glorieux et, je crois, surtout, parce que j'avais honte. Je te l'ai dit. Surtout, après la leçon qu'il m'avait donnée. Je n'avais qu'une hâte : effacer tout ceci de ma mémoire. Les lâches se réfugient toujours dans l'oubli !

— J'ai vécu toutes ces années avec ce crime sur la conscience !

— Je suis désolé !

— Désolé ? Pas autant que moi. Désolé, c'est tout ce que tu peux dire et est-ce que tu en as parlé à notre mère ?

— Non, je n'ai pas eu le courage.

— Donc pour elle, tu continuais à être sans défaut. Le bon petit garçon sage, premier de sa classe...

J'arrête car je lui en veux et mes mots pourraient être définitifs. Ma colère me fait oublier un court instant mon anéantissement. Pas longtemps ! Je lui souris tristement.

— Sûrement, tu as raison. Je n'ai pas eu le courage !

Je le regarde : comment lui expliquer que l'épisode du simplet a tellement compté pour moi ? Comment lui dire que j'ai été marquée par cette agression, que de savoir cet homme vivant et en bonne santé aurait peut-être pu changer le cours de mon existence ? Comment le lui expliquer alors que je suis incapable de me l'expliquer à moi-même ? Comment lui dire que d'apprendre la vérité sur notre père aurait été un traumatisme mais un traumatisme nécessaire. Tant d'années dans l'ignorance de faits qui à mes yeux avaient tant d'importance ! Je ne me cherche pas d'excuses. Je suis coupable, maudite, bonne à jeter aux chiens mais qui peut dire quelle aurait été ma vie si j'avais su ? Peut-être que rien n'aurait été changé mais qui peut savoir ? On ne peut remonter le cours du temps. Je sombre... Cette journée me fait descendre au plus bas de mon moi. Jusqu'où ? Ai-je atteint le fond ? On dit que lorsqu'on touche le fond, un coup de pied et on remonte ? Où et comment dois-je donner le coup de pied si les abysses sont atteints ?

Il me regarde. Nous ne disons plus rien. Nous finissons nos glaces. Bientôt, il faudra se lever et partir. Lui rejoindra sa femme et ses enfants ; et moi ? Je le perdrai une deuxième fois ! Je le perdrai comme je les ai tous perdus ! Il ne me reste qu'Enfance et Partage. Aurais-je le courage d'y retourner, de les regarder dans les yeux ?

— Tu es partie pour un autre homme ?

Nous y voilà ! Personne, même pas mon frère ne peut comprendre qu'une femme ne quitte pas les siens obligatoirement pour un homme. Et pourtant j'avais eu un amant !

— Tout ce que je t'ai dit n'a servi à rien. Mon mari n'était pas le grand amour, mon fils m'était confisqué, ma ligne professionnelle était tracée par mon beau-père et tu me parles d'autre homme ! Cette année 91, j'ai eu ma thèse avec les félicitations du jury et mon diplôme de médecin du travail. J'étais une gentille fille ; j'avais écouté les parents de mon

mari. Tu as assisté à ma thèse. C'était un aboutissement. J'étais ravie ; je l'ai dédiée à papa. J'allais être libre ! J'avais tenu mes engagements vis-à-vis de tout le monde et la première chose que j'allais faire était de récupérer mon fils. Après tout, ma belle-famille m'avait suffisamment dit que, le diplôme en poche, je n'avais pas besoin de travailler, que je pourrais me consacrer aux miens. J'allais me séparer de Dorothee, me mettre en chasse d'un appartement et nous allions vivre enfin entre nous. Peut-être même qu'avec le temps, sans mes beaux-parents sur le dos, je finirai par éprouver un certain amour pour J.P., au moins comme au début de notre union. Ce n'était pas si mal ! Voilà quelles étaient mes résolutions et mes projets ce soir-là ! On était en juin, tu t'en souviens et j'ai pris une autre décision peu avouable : celle de rompre avec mon amant ! Patrice avait dix-huit ans ! Et moi vingt-huit ! A ce propos, sais-tu que la majorité sexuelle en France est de quinze ans et que le détournement de mineur n'a rien à voir avec le fait de coucher avec un mineur ? La relation sexuelle librement consentie avec un mineur de 15 ans<sup>[1]</sup> est prévue par le Code pénal sous le nom d'atteinte sexuelle et punie de cinq ans d'emprisonnement maximum, sauf circonstances aggravantes alors que la relation non consentie entre dans le champ de l'agression sexuelle et est punie de sept ans d'emprisonnement maximum pour une victime mineure de 15 ans. Peu importe ! Il existe une législation précise. Patrice, lui était adulte et responsable lorsque nous nous sommes retrouvés la première fois à *l'Ibis* du boulevard Sakakini. Il était apprenti appareilleur à la fac de médecine ; c'est là où je l'ai connu, bien entendu et notre hôtel était à deux pas. Bien commode pour des rendez-vous coquins. Jusque-là, je n'avais jamais trompé Jean-Paul. Patrice, j'ai honte de le dire, était plus un jouet sexuel qu'un amour ou même qu'une amourette. Je ne vais pas rentrer dans des détails mais il me changeait de mon train-train, il me faisait oublier, un court moment, mes problèmes et il exaltait mes sens. En fait, c'était une drogue mais une drogue que je consommais depuis peu – deux ou trois mois, environ – et dont il serait facile de me désintoxiquer. C'est lui qui vous a accueillis et vous a installés, le jour de ma thèse. Il a assisté debout au fond de la salle à ma soutenance. Chaque fois que je levais les yeux je voyais son corps musclé et toutes les promesses qu'il contenait et je pensais : « demain, je vais t'annoncer que c'est fini ! » Et malgré le manque qui fatalement se faisait sentir j'ai tourné le dos à mon cannabis, ma cocaïne, mon ecstasy ! J'ai rompu trois jours après ma thèse après un petit revenez-y des plus torrides. Il n'a pas compris et je crois même qu'il en a été affecté. Je l'ai su plus tard ! Patrice ne brillait pas d'une intelligence débordante ; il était gentil, parlait peu et ne savait pas du tout exprimer son ressenti. Voilà, je ne suis pas partie pour un autre homme. Les jours qui ont suivi, je suis partie en Suisse, effectivement, dans les Grisons à Davos où la famille loue un chalet à l'année. J'étais heureuse, fière de moi, certaine qu'à mon retour je commencerais une nouvelle vie avec mon fils et mon mari. Non, non et non, je ne suis pas partie pour un mec. Patrice n'existait plus pour moi...

— Pourtant, il t'a rejointe peu après ton départ.

— Ah ! Je vois que ton système d'espionnage fonctionnait déjà.

Il me regarde tristement. Il se dit qu'il existe entre nous un monde d'incompréhension. Je le lis dans ses yeux. Comment pourrions-nous nous rapprocher ? Maintenant, il jette un coup d'œil à sa montre. Le temps coule et nous sommes toujours à des lieues l'un de l'autre. Veut-il partir, retrouver les siens ? Peut-être en a-t-il assez de notre discussion. La juge-t-il stérile ? Et moi ai-je progressé ? Je n'en sais rien. Ce que je sais, c'est que plus le temps

— passe et plus je m'enfoncé dans une dépression qu'il sera très difficile de laisser sur le bord de ma route. Si j'ai encore une route !

Puisqu'en regardant sa montre, il me signifie la fin prochaine de notre rencontre, je vais lui donner quelques explications à propos de Patrice et ensuite nous nous séparerons. Ce sera mieux ainsi !

— Je me suis mal conduite avec lui : je vais t'expliquer pourquoi. Lorsque je suis partie pour Paris, lorsque je vous ai tous quitté, environ deux mois après ma thèse, je l'avais oublié. Patrice ne faisait pas partie de mon avenir. Notre relation, purement sexuelle, n'avait duré que trois ou quatre mois. Je me suis installée dans un petit hôtel du 14<sup>e</sup> arr. près de la rue des Thermopyles. Le quartier est sympa avec pas mal de commerçants de proximité. On se croirait dans une petite ville de province ; c'était idéal pour m'adapter à la vie parisienne. La rue des Thermopyles est célèbre parce qu'elle est très ancienne, toujours pavée, étroite et croulante sous les glycines. C'est une parenthèse dans Paris, un peu comme le Square Montsouris mais en plus authentique et moins luxueux. L'hôtel, lui, était plutôt craignos mais je ne pouvais pas me permettre mieux. J'ai eu la chance de trouver du travail au bout de huit jours seulement. Comme tu le sais les entreprises d'Adrien, celui qui, plus tard, allait devenir mon mari, cherchaient un médecin du travail à temps plein pour remplacer le leur qui partait à la retraite. J'ai été embauchée tout de suite. J'ai vécu deux mois dans cet hôtel, puis je me suis dégoté un studio rue de Passy, très cher, bien sûr mais, j'étais dans le 16<sup>e</sup> arr. Comme toute provinciale j'étais attirée par le *Paris NAP*. Mais tu sais tout cela ! Ce que tu ne sais pas c'est que j'ai fait venir Patrice. Je ne suis pas partie pour lui, je l'ai attiré dans mes filets. Nuance ! Quelques six mois après notre séparation, je l'ai appelé à Marseille, lui ai dit que j'étais libre – il savait que j'étais mariée mais sans plus – et que je l'attendais à Paris. Je sais c'est pas très glorieux. Il a été surpris mais ne m'a pas posé de question. Il a accouru. Nous avons repris nos parties de jambes en l'air, puis au bout de quelques mois je l'ai mis à la porte. J'ai toujours honte de ça mais je t'en parle pour qu'une fois pour toutes tu comprennes que je ne suis pas partie pour lui et qu'il n'a même pas été le facteur déclenchant. Maintenant, je m'en veux encore de mon comportement vis-à-vis de ce gamin à l'époque.

— Il travaillait ?

— Non, il vivait à mes crochets mais ce n'est pas une raison.

— Tu as eu de ses nouvelles ?

— Indirectement, six mois après. Il vivait avec une femme de quarante balais.

Luc sourit,

— Eh bien, tu vois ! Tu n'as pas à t'en faire : tu lui as appris le métier de gigolo !

— C'est pas malin !

— Mais probablement vrai.

Il regarde l'écran de son téléphone ; décidément c'est un tic ! Ce n'est plus l'heure qu'il consulte mais la messagerie. Rien ! Personne ne l'a contacté. Il lève les yeux, gêné. Il fait très chaud. Je me sens poisseuse, moi qui ne transpire jamais. Il est plus de midi. Je n'ai pas faim. L'enterrement à Saint Pierre doit être terminé. Peut-être qu'un repas de famille est organisé. Je ne me souviens plus si c'était la coutume chez les Poncet-Legrand. Luc est-il invité ? Pas sûr. De toute façon, s'il arrive en retard personne ne lui demandera pourquoi.

Cela ne se fait pas chez ces gens. Nous avons fini nos glaces. Je bois mon verre d'eau : il est tiède ! Tant pis ! Il faut se décider.

— On s'en va ? C'est ton heure ?

— Une dernière chose avant d'y aller : ton divorce ?

— Pas grand-chose à dire. Une fois mon premier salaire en poche, je suis allée consulter une avocate spécialiste des divorces. J'avais eu son nom par une collègue de bureau : maîtresse Antoinette Ceccaldi. Quand je lui ai raconté mon histoire, ses cheveux se sont dressés sur la tête. Je l'ai rassurée ; je ne voulais rien en dehors du divorce, ni argent, ni droit de visite. Je crois qu'elle m'a prise pour une cinglée mais je l'ai payée et elle a effectué toutes les démarches. Elle a pris contact avec Jean-Paul, puis ses avocats et tout a été réglé en quelques mois. J'avais rompu toutes les attaches avec les miens, ma ville et mon environnement. Tous les jours, patiemment, je mettais une couche d'oubli sur ma mémoire. A force d'autosuggestion je suis arrivée à effacer les souvenirs. J'ai vécu heureuse – surtout les années avec Adrien – et je n'ai pas honte de le dire. Puis, je suis tombée sur *La Provence* que tu avais semée sur mon chemin. Je suis venue à Marseille ; j'ai assisté à cette cérémonie et le couvercle a explosé. Je suis nue et détruite.

Il a le bon goût de ne rien dire. Il me regarde et me prends la main. Je sais que c'est fini. Je n'ai plus de larmes. Mon cœur est définitivement mort. Je dois partir. Je me lève et dis :

— On s'en va ?

— Tu veux aller où ? Je t'accompagne. La gare directement ou un passage par le cimetière ? A l'heure actuelle, les Poncet-Légrand ont déserté Saint-Pierre. Un repas de famille est prévu ; j'ai dit à J.P. que je n'en serai pas. Je crois qu'il préfère que ce soit ainsi.

— Sait-il que je suis là ?

— Non, absolument pas. Depuis que tu es partie, il s'est persuadé que tu faisais la pute ! Paris, l'Amérique du sud, ou ailleurs... Pour lui, tu n'existes plus.

— Ridicule ! Je ne pouvais pas m'attendre à ce qu'un jour il puisse, si ce n'est comprendre, au moins concevoir !

— Alors tu ne m'as pas répondu ? Directement la gare ou Saint-Pierre d'abord ?

Et je me suis entendue dire :

— Saint-Pierre, quelques minutes, si tu veux.

— Pas de problème. On va marcher un peu, ma voiture est au parking de la mairie.

Pourquoi ai-je répondu Saint-Pierre ? Je ne sais pas. Que peut m'apporter cette visite ? Au point où j'en suis : rien ! Me recueillir sur la tombe d'un fils que je n'ai pas connu ne changera rien. J'aurai pu dire Saint-Charles au lieu de Saint-Pierre. Et si j'avais fait un lapsus tout simplement ? Tant pis ! Maintenant je ne vais pas revenir en arrière. D'ailleurs je ne peux pas et si je l'avais pu j'aurai remonté le temps jusqu'au moment où j'ai pris, dans le métro, ce foutu journal ouvert à la page des avis de décès.

Allons-y.

Luc règle la serveuse, fait quelques pas, puis se tourne vers moi, me prend mes deux mains dans les siennes et dit :

— Avant de nous en aller, il faut que je te dise... Il y a un mois environ, Alexandre m'a téléphoné pour me voir... Il avait quelque chose d'important à m'annoncer. Nous nous sommes rencontrés le samedi après-midi suivant, ici, aux *Pierres Plates*. Il faisait un *Mistral* d'enfer et personne ne se baignait. Il n'y avait pas grand-monde autour du fort Saint-Jean mais, comme toujours en cas de *Mistral*, la lumière était superbe. Qui n'a pas vu

la baie de Marseille par temps de *Mistral* ne peut pas imaginer ses couleurs ! Nous nous sommes assis sur les rochers et, après deux ou trois banalités, il m'a dit : « Je voudrais la rencontrer ! » Je ne savais pas si c'était de toi qu'il parlait ; je le supposais mais je voulais que ce soit lui qui poursuive. J'ai gardé le silence, pas bien longtemps. « Je voudrais rencontrer ma mère, ta sœur quoi ! Juliette de son prénom ! » Pour le coup j'étais sans voix mais il a continué : « Je suis prêt ! Avant je ne l'étais pas, maintenant oui. Je veux la voir, lui parler. Non pas pour lui demander des comptes ou des explications – ce temps-là, pour moi est du passé – ni pour chercher à comprendre mais pour la connaître, savoir qui est ma mère. Tu comprends ? Je veux la rencontrer sans grief, sans plainte, sans ressentiment. Je suis prêt, je te dis. Elle existe, elle vit ; alors je veux être en face d'elle, je veux lui demander « Maman, qui es-tu ? » et lui dire « Voici, je suis ton fils ! » Peut-être que notre discussion s'arrêtera là, peut-être que ce sera le début d'une relation. Je n'en ai aucune idée mais je veux essayer. C'est ma mère ! » Ses paroles étaient sincères. Comment savait-il que j'avais tes coordonnées ? Je l'ignore ; je pense qu'il devait imaginer que nous avions conservé un lien. Je lui ai simplement répondu que je le rappellerai pour lui donner ton adresse et ton numéro de téléphone car je ne les avais pas en tête. Ce qui était vrai ! La vie a repris le dessus ; je n'ai pas téléphoné à l'agence, je ne lui ai pas communiqué tes coordonnées et puis l'accident est si vite arrivé. La négligence, le temps qui passe, que sais-je encore ? Je suis tellement désolé ! Je n'ai pas d'excuse.

Ses yeux sont humides.

Je suis détruite.

Totalement détruite.

## Chapitre 14 : Saint Pierre...

— Allez, viens... On y va...

Nous nous levons et prenons la rue Caisserie. C'est un four ! Nous n'étions pas si mal assis sous les ombrages de la place de Lenche avec un petit air marin remontant du Vieux-Port. Ici, c'est insoutenable. Je suis en nage. J'ai perdu tout le bénéfice des glaces et des verres d'eau. Je sens la sueur couler entre mes seins et au bas de mes reins. Je vais être dans un bel état ce soir. Sans nous concerter, nous traversons ensemble pour passer à l'ombre. Le clocher des Accoules est en travaux, de même que l'Hôtel Dieu. Cet hôpital datant du XVIII<sup>e</sup> va être transformé en hôtel de luxe. Et quel luxe ! Un cinq étoiles dans des vieilles pierres, face au Vieux-Port ! Nous contournons l'ancienne marie, pour aboutir sur une place, derrière l'Hôtel de Ville, totalement rénovée. Marseille a changé depuis que je n'y ai plus mis les pieds mais Marseille est aussi un énorme chantier. Dans un an et demi, la ville doit être prête pour son année de gloire : capitale européenne de la culture ! La place est couverte de gros oliviers en pots, taillés avec soin. Le parking se trouve dessous.

Sous un renforcement un SDF dort sur son matelas, entouré de cartons et de bouteilles vides.

— J'ai vu pas mal de Roms ce matin près de la gare Saint-Charles.

— Ils sont quelques centaines dans la ville. Des familles entières à la rue avec femmes et enfants. Ce sont des sédentaires. Il faudrait une volonté politique. Les loger et leur donner du travail. Elle n'existe pas ! Ils sont expulsés de quartier en quartier. Ils sont refoulés partout où ils vont. C'est évident que c'est un problème difficile mais à part les assocés...

— Et le maire ?

— Il est vieux. C'est un démocrate-chrétien mais ses amis politiques sont à la droite de la droite ! Pas sûr que la présidentielle y change quelque chose ! Je ne vois pas les socialos faire mieux et de toute façon la population marseillaise ne veut pas entendre parler des Roms. Le refus de l'autre, la peur des différences, etc. Bref, leur situation est loin d'être résolue et ils traînent de rue en rue, de squat en squat. Ils vivent dans des conditions d'hygiène dramatiques aux dires de Médecins du Monde. Il paraît que les mamans lavent leurs bébés dans les caniveaux...

— C'est sûr que mes histoires à côté...

— Ne dis pas ça. Ça n'a rien de comparable. On ne peut pas étalonner le malheur d'un groupe avec celui d'un individu. C'est certain que si tu étais née au sein de leur communauté, tu pourrais relativiser mais ce n'est pas le cas. Eux c'est eux ; toi c'est toi ! Il faut que tu cherches à surmonter ta crise à travers toi et non pas en plaignant les Roms !

Il a raison. Je vais aller au cimetière maintenant que je l'ai dit, puis je l'embrasserai fort, le serrerais encore plus fort entre mes bras, lui dirai adieu et sauterai dans le premier TGV en partance pour Paris.

A Paris, chez moi, je me déciderai ! Point final ! Ma feuille de route est tracée : il n'y a plus qu'à la suivre.

Nous nous engouffrons dans le parking.

Si à la surface c'était un four ; ici c'est l'enfer ! Enfin, l'enfer tel que l'imagerie chrétienne le représente. J'ai du mal à respirer cet air brûlant que les souffleries brassent dans un bruit assourdissant. Mon supplice se poursuit car Luc ne trouve pas sa voiture. On tourne en rond. J'aurais dû filer directement à pied à la gare ; j'aurais eu moins chaud. Je me demande

si une allumette au bout soufré ne pourrait pas s'allumer spontanément et mettre le feu à l'édifice quand, enfin, mon frère me sourit en désignant une berline d'allure confortable. Je crois qu'il s'agit d'une Citroën ! Je n'y connais rien en matière de voiture. Portières fermées, l'abominable bruit des turbines s'estompe. La climatisation se met en route en même temps que le moteur et je sens un air frais glisser sur mes jambes, mes cuisses et mon ventre. Ouf ! Je ne sais pas si j'aurais pu survivre plus longtemps à cette fournaise. Sans bruit la voiture démarre. C'est un véhicule haut de gamme. Je me détends enfin. Je suis bien. Je n'ai plus qu'à me laisser guider jusqu'à Saint-Pierre puis Saint-Charles. Je peux mettre de côté mes souvenirs, mes pensées, mes intentions. Il sera bien temps chez moi, à Paris. Nous remontons le quai de la mairie et Luc en profite pour m'expliquer les travaux de transformation du Vieux-Port qui vont se dérouler dans l'année à venir. Je l'écoute d'une oreille distraite. Mon esprit est de repos ; j'ai envie de ne penser à rien. Le vide dans ma tête et mon corps au frais, nous remontons la Canebière. Je découvre le tramway. De mon temps, il n'existait pas et dire que mes parents l'ont connu sillonnant la ville, parcourant même la Corniche ! La Canebière est sale ; les travaux de requalification faits autour du tram n'ont pas amélioré le civisme des riverains. L'artère est irrémédiablement sale comme le sont les rues adjacentes. En haut de l'artère, au niveau des Réformés, en fait église Saint-Vincent-de-Paul, néogothique majestueuse, aux murs gangrénés par la pollution, nous tournons à droite en direction de *La Plaine*. Luc, enfant, curieux de tout et intrigué par le terme de Réformés avait questionné à droite et à gauche pour en connaître la signification. C'est le père Ambroise, ami de notre paternel qui la lui avait donnée : l'église est bâtie sur le site d'un ancien couvent des Augustins Réformés, branche dérivée des Grands Augustins. Cela n'a aucun rapport avec les Calvinistes ! La voiture slalome entre les conteneurs à poubelles éventrés et les véhicules garés en double file. En haut de la rue Thiers nous débouchons sur *La Plaine*. Drôle de surnom donné à la place Jean Jaurès, située en hauteur à la façon d'un plateau montagnard ! Jolie place plantée de tilleuls en périphérie et de majestueux magnolias au centre, mais, d'après Luc, malheureusement occupée un jour sur deux par un marché qui la laisse dans un état infâme.

— Il faut une bonne journée à la voirie pour essayer de la nettoyer et, à peine une chatte peut-elle y trouver ses petits que les forains la réinvestissent et la transforment en décharge polluée et polluante.

Nous contourrons *La Plaine* pour prendre la rue Saint-Pierre. Il est près d'une heure de l'après-midi et nous roulons bien. Je n'ai pas faim mais Luc ?

— Je t'empêche de déjeuner ?

— Non, de toute façon, le midi, je grignote. Je n'ai pas le temps de passer à table. Et toi ?

— Je n'ai pas faim non plus !

Nous nous taisons à nouveau. Tout a été dit et nous n'avons pas le cœur à parler de choses ou d'autres ou à nous abreuver de banalités telles que « Il fait beau ; il fait très chaud ; et à Paris quel temps fait-il ? »

Nous passons devant La Conception où, en dehors de mes interventions, j'ai séjourné pour des stages hospitaliers. Aucun souvenir précis ne remonte de cette époque. Stages banals, profs banals, cours banals. Peu importe, mon cerveau et mon âme sont déconnectés et c'est bien ainsi ! Nous ne sommes plus très loin du cimetière. Il nous faut encore traverser *Le Jarret*. Souvenir de mes dix-huit ans ! Kévin ; mon premier appart. Ce n'était pas très loin d'ici. Cette ceinture urbaine en permanence sur-engorgée de véhicules est encore plus polluée qu'il y a presque trente ans ! Déjà trente années ! L'atmosphère sursaturée d'ozone

et de gaz d'échappement nous piquerait les yeux et la gorge si nos vitres étaient baissées. Dieu bénisse la clim ! Il nous faut un certain temps et toute la dextérité de mon frère pour passer de l'autre côté. Je ne saurais plus conduire à Marseille. Entre ceux qui doublent n'importe où, ceux qui stationnent en double ou triple file, ceux qui brûlent les feux rouges, ceux qui investissent les carrefours et j'en passe des comportements hors normes, je ne me sentirais pas de tenir un volant ici. Luc le fait très bien.

Au moment où nous passons devant l'hôpital La T...

Une sirène hurlante. Mes oreilles vrillées.

Une fusée blanche nous coupe la route.

Queue de poisson. Luc qui pile. Freins qui grincent. Sans la ceinture j'aurais traversé le pare-brise.

Une inscription sur la fusée comme subliminale !

Quatre lettres, deux chiffres ! Aussitôt vus, aussitôt disparus à travers les grilles de la T...

Je ne peux pas.

Je ne veux pas.

Pas de souvenir.

Le couvercle est fermé et bien fermé : il ne peut pas s'ouvrir.

Hermétiquement clos.

Je ne veux pas.

Quand on a fini par creuser, il reste toujours quelque chose, dit-on ; là c'est non, non et non, il ne reste rien. Tout a été dit !

Luc qui souffle.

Je m'arrête de respirer. Mon sang me quitte. Quitte mes vaisseaux. S'en va ailleurs. Ma vie aussi. Ou ce qu'il en restait.

Quatre lettres deux chiffres !

Mon Dieu. Pourquoi ?

Mon Dieu. Jusqu'où ?

Quatre lettres, deux chiffres !

Le couvercle se soulève ? Non, Mon Dieu ; c'est impossible !

Je ne veux pas.

Lentement, Luc tourne sa tête vers moi. Il me voit. Je ne défaille pas. Non le mot est trop faible.

Je meurs.

Mon esprit meurt tandis que mon cœur bat. Aucun son. Aucun mot. Le désert ; l'absence. Luc devine la vie s'en aller. Devine le désespoir enfler et s'accaparer tout l'espace de ma jarre. Devine le bout du chemin, la fin de ma route.

Probablement qu'il se gare sur l'aire des taxis, probablement qu'il coupe le contact, probablement qu'il ouvre la bouche et murmure :

— Tu veux que je dise ?

Probablement qu'il lit dans mes yeux que non. Probablement qu'il se dit que c'est trop tôt !

Quatre lettres, deux chiffres et l'hôpital de...

Le couvercle !

La Jarre ! Pandore !

Quatre lettres, deux chiffres, moi dans la fusée blanche et l'hôpital de...

Je suis moribonde dans l'ambulance blanche du SAMU 13 qui franchit les grilles de La Timone, toutes sirènes hurlantes.

Le SAMU 13, l'hôpital de LA TIMONE, MOI !

Été 91

Été 1991 : Thèse, diplôme, embolie pulmonaire !

Luc, Luc, Luc !

Luc es-tu passé par ici pour m'obliger à ouvrir cette dernière porte ? Tant qu'elle restait fermée, il existait une lueur. Faible, mais réelle. L'as-tu fait exprès ? Non ce n'est pas possible ; ce n'est pas de toi et puis, tu ne pouvais commander une ambulance du SAMU 13 nous coupant la route pour entrer en hurlant dans La Timone ! Ce n'est pas possible ! C'est le destin, c'est mon destin qui conduit la coupe de cigüe à mes lèvres. Je n'ai plus le choix ! Ce qui sortira de ma bouche, de mon moi, scellera à jamais mon devenir. J'ai été celle-là ; je dois l'assumer ; je dois le dire.

Quelque en soit le prix, c'est moi qui doit dire.

Luc ! Oh Luc, qui ai-je été ?

Quelle femme a été ta sœur ?

Il répète :

— Tu veux que je dise ?

Je bafouille :

— Non... Moi... Attends !

— Bien !

Le temps ; des minutes pas des heures.

Puis :

— J'étais si heureuse. Une fille ! Il m'avait dit une fille ! Léa, ça s'imposait ! Une lionne, ce serait une lionne. Je m'en doutais ; j'en étais certaine avant que le Suisse ne la voie avec sa sonde. C'était un tel miracle que ce ne pouvait être que Léa ! Ma fille !

Je délire. Les mots se bousculent, sortent en rafale.

Lui :

— Calme-toi, calme-toi. Il faut te calmer. Essaie de reprendre depuis le début.

— Oui, oui. Tu sais, depuis toujours j'ai, pas de l'empathie, non, mais une certaine compassion pour les bonnes femmes qui mettent leur bébé au congélateur. C'est horrible mais je ne peux pas m'empêcher de me dire qu'il doit y avoir quelque chose. Une mère ne peut pas faire une chose aussi abominable sans qu'il se soit passé un truc qui l'a amenée à cette extrémité. Maintenant, je sais pourquoi je réagis ainsi. Je n'arrive pas à leur jeter la pierre, et pour cause...

— Tu pars mal. Arrête avec ce type de réflexion. Cela n'a rien à voir. Cette situation n'est en rien comparable avec la tienne. Ne fais pas d'amalgame ; d'ailleurs, personne ne leur jette la pierre. Tout individu sensé a le même type de réflexion que toi. Tu t'égares ! Je te dis que tu t'égares. Tu devrais reprendre ton récit au début et c'est lorsque tu seras arrivée à ton départ pour Paris que tu pourras faire le bilan. Reprends depuis le début de cette fameuse année 91 ou de ta thèse, par exemple. Allez !

Je le regarde. Il a raison. Il a toujours raison. Maintenant que les derniers verrous ont sauté, que le couvercle est grand ouvert, il n'y a plus qu'à dérouler et adienne que pourra !

— J'étais enceinte ! Je te rassure, bien de Jean-Paul. C'était un miracle ! Déjà pour Alexandre, je ne m'y attendais pas mais là, alors quelle surprise. Cinq ans après ! Mes cycles depuis mes interventions ont toujours été irréguliers. Aussi les retards ne m'ont jamais inquiétée. Courant mars j'ai ressenti une certaine tension dans mes seins et je n'avais plus de règles depuis deux mois environ. J'ai fait un test de grossesse sans trop y croire.

J'imaginai plus un dérèglement hormonal qu'une éventuelle grossesse. Il était positif ! J'étais folle de joie. J'étais d'emblée certaine qu'il s'agissait d'une fille. Je crois que les mères savent ce genre de choses. Je n'ai rien dit à personne sur le moment pour profiter seule de mon bonheur. Jean-Paul était occupé avec une nième affaire capitale – toutes ses affaires étaient capitales – et me regardait à peine. Ce n'était pas difficile de lui cacher mon état d'autant que jusqu'au sixième mois je n'ai pratiquement pas pris de ventre. J'étais très excitée. Sexuellement ; J.P. pas plus que d'habitude. Il y avait donc un fossé entre nous. Je crois même qu'un soir, il m'a fait une réflexion désobligeante telle que : mais qu'est-ce qui t'arrive ? Rien de plus mais avec tellement de sous-entendus que j'en ai été vexée. C'est à cette période qu'a démarré ma liaison avec Patrice. A lui aussi, j'ai caché ma grossesse. Deux mois après mon ventre commençait à pointer ; j'ai réussi mes examens, passé ma thèse et le soir de la réception, tu t'en souviens, je vous ai révélé à tous la grande nouvelle. J'ai en même temps rompu avec Patrice. J'ai honte de le dire mais je n'avais plus le même appétit sexuel et puis j'étais si heureuse. Mes diplômes en poche, j'allais pouvoir m'occuper de mes enfants ; remercier Dorothée, récupérer Alexandre et mettre au monde Léa. Enfin être mère. Mère avec un M majuscule. Accessoirement, redémarrer une vie de couple. Quand mon beau-père m'a proposé d'aller me reposer au frais à Davos j'ai sauté sur l'occasion : seule, sans environnement familial, j'allais pouvoir réfléchir à la stratégie à adopter une fois que j'aurais accouché. La première des choses était de trouver un appartement et j'ai passé mes matinées au téléphone avec des agences immobilières. J'ai retenu trois apparts que je devais visiter la première quinzaine d'août, mon retour à Marseille étant prévu fin juillet. A l'insu de tous, je me suis fait faire une échographie par un gynéco suisse, très coté qui m'a certifié que j'attendais bien une fille. Tu parles dans quel état j'étais. Je suis revenue par la route dans une voiture très confortable avec chauffeur. Mon accouchement était prévu fin août-début septembre. Le Suisse l'avait confirmé. Trois ou quatre jours après mon arrivée, j'ai senti les premières contractions. J'ai été admise à la *clinique Bouchard* le 2 août soit un mois avant le terme.

Une fulgurance. Je réalise brutalement.

Comment n'y ai-je pas pensé ?

— ... Elle... elle m'attend ? Dis-moi, elle m'attend, c'est ça ?

— Je ne sais pas, continue.

— Non, dis-moi ! Tu sais. Elle m'attend !

— Je ne sais pas, je te dis ! Elle devait m'envoyer un SMS !

— C'est pour ça que tu regardais ton téléphone tout le temps ?

— Oui. C'était convenu et elle ne l'a pas fait.

— Comment était-elle au courant ?

— L'instinct de fille, je présume. Juste après les condoléances, elle m'a pris par le bras et m'a murmuré à l'oreille : « Elle est là ! » Je lui ai demandé comment elle le savait et elle m'a répondu : « Je l'ai sentie, dès que je suis entrée dans l'église. J'en suis certaine. Je ne l'ai pas vue mais j'ai deviné sa présence. C'est comme ça ! Elle est là et toi, tu le crois ? » Je lui ai dit qu'il m'avait semblé t'apercevoir au fond de Saint-Laurent avec une perruque et des lunettes noires. Elle a hoché la tête et m'a demandé si j'allais te rencontrer, te parler lorsque tu sortirais ; je lui ai répondu que je le désirais plus que tout. Alors, elle m'a dit : « Je file au cimetière avec la famille et je vous attendrai là-bas, tous les deux... Quand ils seront partis... Enfin, je ne sais pas si j'attendrai... Je ne sais pas si je veux la voir... Je ne sais pas si je vais la frapper, la tuer ou l'embrasser. Peut-être vaut-il mieux ne rien changer.

Peut-être vaut-il mieux qu'elle retourne d'où elle vient. L'idée de *La Provence* était une mauvaise idée – c'était elle qui me l'avait soufflée – et maintenant qu'elle est là, je ne sais plus. Ecoute, fais comme tu l'entends ; je t'enverrai un SMS pour te dire si je l'attends au pied de la tombe de son fils ou si je suis partie. » Et depuis rien. Peut-être est-elle à Saint-Pierre, peut-être est-elle rentrée chez elle ? Qui le sait ? J'ai tendance à penser que si elle était restée devant la tombe comptant les minutes qui la séparent de votre rencontre, elle m'aurait envoyé un SMS mais je ne peux être sûr de rien. Alors continue ton histoire et nous irons voir après.

— Non ! A quoi bon !

Il me regarde et comprend que c'est définitif. Ses yeux m'interrogent encore ; ils lisent ma détermination. Je n'ai plus envie de parler. Alors, il met la voiture en marche et prend la direction du cimetière.

C'est vrai : à quoi bon ?

Ma merveille sur mon ventre. Ma merveille gluante et si belle.

Ma lionne ; ma Léa.

Puis : « Vous n'avez pas expulsé tout le placenta ; on va vous faire une révision utérine. »

Et : « Vous passez la nuit ici en salle de travail ; on n'a pas de place en étage et vous serez surveillée de près. On a placé votre fille en couveuse par précaution. »

Précaution de quoi ? Précaution pourquoi ?

Le bloc ; l'anesthésie. Ma fille ?

Retour en salle. Seule !

Ronde infirmière : ma fille ? Ne vous inquiétez pas.

Morte de trouille.

Ma fille ?

Ma fille ? Au petit matin, se lever, aller la chercher.

J'y vais.

Je me lève : coup de poignard dans la poitrine.

Mal, tellement mal. Je m'étouffe !

Une, dix personnes. Affolement ! « Anesthésiste... Allez chercher... Urgence... Elle va claquer. »

Perfusion ; intubation ; calmant et toujours comme une litanie : « Elle va claquer. »

Samu.

Sirènes, sirènes, sirènes.

Je murmure :

— Je suis restée en réa combien huit jours, dix jours ? J'ai repris mes esprits ; enfin on m'a réveillée et sevrée du respirateur assez vite mais il fallait rester couchée. Chaque fois que je demandais des nouvelles de Léa, j'avais des réponses évasives ou contradictoires : « Elle va bien ; ça va pas mal ; ne vous inquiétez pas, on s'en occupe ; pensez à vous ; elle est à tel ou tel endroit : chez les préma ; chez vous ; à l'hôpital... » Il est fou de voir à quel point les gens, sous prétexte de vouloir te faire du bien, sont inventifs. Et loin de me rassurer, ils ne faisaient qu'ajouter une couche à mon inquiétude. J'étais de plus en plus convaincue qu'il était arrivé quelque chose à ma fille. Ma Léa avait eu un problème et on me le cachait. Le ver est entré dans le fruit et j'ai fini par me poser la question ultime : et si elle était morte ? Une mère sait ce genre de choses. On me cachait quelque chose mais, au fond de moi, elle ne pouvait pas être morte. Ce n'était pas possible. J'aurais senti quelque chose. Mon cœur de mère se serait arrêté de battre. Mon inconscient me disait : « Cool ma grande, ta

filles va bien » et une litanie, une phrase en boucle, alimentée par les non-dits des autres me serinait : « Léa est morte pour toi ! » Léa est morte pour toi ! Le “pour toi” j’en suis certaine faisait partie de cette musique lancinante qui tournait sans cesse dans ma pauvre tête. Et il est significatif. En réa tu ne dors pas ou tu inverses ton cycle nycthémeral. Tout est éclairé a giorno. Tu ne sais plus si c’est le jour ou la nuit ; tu perds tes repères. Tu perds les pédales ; tu deviens un peu barjo ! Surtout dans les conditions où je me trouvais. J’avais vu la vie et aussitôt entraperçu la mort. J’étais isolée après avoir accouché. Je ne sais pas si j’ai fait une dépression du post-partum mais en réa tout le monde s’en foutait. Dans cet endroit magique peuplé de rambos médicaux prêts à sauver la planète de toutes les atteintes organiques, les humeurs des malades sont déplacées. On vous a sauvé la vie madame alors ne nous emmerdez pas avec votre baby-blues ! On est ici pour les problèmes graves. Restons sérieux. Je suis restée sérieuse ; je n’ai pas étalé mes états d’âmes et le mal n’a pas cessé de grandir. Au bout d’une semaine, quand Madeleine est venue me voir, j’étais mûre ! Oui, je lui en veux toujours ; oui, je ne pourrai jamais lui pardonner même si je ne cherche pas à me voiler la face. Elle a été le catalyseur – c’est comme ça qu’on dit en chimie, je crois – le catalyseur ! La réaction, ma réaction aurait-été différente si elle n’était pas venue me voir ce jour-là ? Je ne sais pas et je ne le saurai jamais. Pendant les deux ou trois premiers jours de mon hospitalisation en réa, vous vous êtes bousculés pour me rendre visite aux heures autorisées. C’est une réaction logique : tous, vous cherchiez à vous rassurer. Pour moi, cela ne changeait pas grand-chose : j’étais endormie sous machine. Je sais que j’avais eu beaucoup de visites car lorsqu’on m’a réveillée l’infirmière m’a dit : « Ben, vous êtes aimée vous ! Ça alors ! Le nombre de gens qui sont venus ou qui ont pris de vos nouvelles ! C’est pas croyable ! » Lorsque j’ai été tirée d’affaire, je n’ai plus vu grand monde à mon chevet. Même toi mon cher frère ! Oh, je ne t’en veux pas et de toute façon ceci n’est pas une excuse, une justification, un élément de défense – non je suis coupable et seule coupable – ni même une explication, un éclaircissement – il n’y a pas de compréhension possible – mon acte est hors de la nature humaine mais un élément de l’histoire, un chapitre avant la fin. Donc, une fois valide, les visites se sont rapidement espacées. C’est aussi une réaction logique lorsque les angoisses se sont apaisées. Par contre, les miennes d’angoisses étaient au zénith et mon moral au plus bas. La comptine aux célèbres paroles : “Léa est morte pour toi !” tournait en boucle dans ma tête malade. Et Madeleine est arrivée. Après avoir demandé de mes nouvelles sans en écouter la réponse nous avons abordé le sujet :

« — Et ma fille ?

— Elle va bien.

— Sûre ?

— Bien entendu, pourquoi te raconterais-je des histoires ?

— Mais le personnel, ici, ne me dit pas toujours ça ?

— Qu’est-ce qu’ils en savent ? Il faut toujours que les petites gens se mêlent de ce qui ne les regarde pas ! Elle va bien ; elle a même repris quelques grammes.

— Comment est-elle nourrie ?

— Au biberon ! Que crois-tu ? Penses-tu sérieusement que les bébés sans maman meurent de faim ?

— Elle est où ?

— Ben, chez toi pardi ! Tes beaux-parents – ils sont vraiment formidables ; je me demande si tu réalises la chance que tu as – et ton mari, bien entendu, l’ont récupérée. Dorothee s’en occupe jours et nuits ! »

*Dorothee s'en occupe jours et nuits !*

Tout était dit.

Après mon fils, ils avaient pris ma fille.

Je ne serai pas mère.

Quand la porte s'est refermée sur Madeleine, j'ai repensé à l'histoire de cette fille enceinte, cette Anne-Marie, présente à la fête le soir de mes vingt ans. Elle souffrait, d'après ce que m'avait dit son copain Richard, de psychose périnatale. Je me suis demandé si je n'en ressentais pas les prémices. Est-ce que je devenais paranoïaque ?

Mais non : ils avaient volé mon fils, ils me volaient ma fille !

Le soir, après la relève, je fauchais des anticoagulants dans la pharmacie du service et je m'enfuyais en signant une décharge, spécifiant que je rentrais chez moi. J'avais une nuit pour disparaître de ma première vie. Je fonçais à la gare Saint-Charles et prenais un des derniers TGV pour Paris.

Voilà l'histoire. Voilà l'histoire d'une mère qui a abandonné ses enfants !

Pendant que je parlais, la voiture a parcouru les quelques centaines de mètres qui séparent La Timone du cimetière. Nous avons longé la rue Saint-Pierre, lugubre avec toutes ces enseignes de pompes funèbres, ces marbreries, ces boutiques de décorations funéraires, ces chapelles ardentes : le business quoi ! Luc a garé sa voiture sur une petite place, juste devant les grilles. Il s'est mis à l'ombre de l'un des deux grands platanes qui bordent l'entrée. L'endroit est désert et écrasé de soleil. De part et d'autre des grilles deux petits immeubles clairs rectangulaires bordés de chaque côté par deux constructions en quart de cercle donnent à l'espace une allure de four solaire. La température à l'intérieur des trois ou quatre véhicules stationnés ici par obligation doit atteindre des sommets inconcevables.

— Nous y sommes.

Je suis tel un zombie. Vidée, lessivée, desséchée, momifiée. Je n'ai plus de larme, plus de pensée, plus de ressenti. Je suis morte. Morte-vivante ! Je suis au-delà de la culpabilité, au-delà de l'horreur, au-delà de l'indicible. Je ne suis rien. Plus rien !

Il attend ! Il attend de moi quelque chose ! Quoi ? Une action ? Une réaction ? Un mot ?

Je ne suis rien ! Je n'existe plus. Un fantôme, une ombre, un ectoplasme ? Et encore, ce n'est pas certain. Une trace dans l'esprit – le cœur sûrement plus – de certains ? Pas évident !

Et après tout, s'il le veut. Je murmure :

— On y va ?

Luc me répond doucement mais fermement :

— Je n'y vais pas. Toi ! Toi seule dois faire le chemin. Comme je te l'ai dit, je ne sais pas si Léa, si ta fille est au bout de ce chemin et si elle t'attend. Peut-être que lorsque tu seras arrivée au bout, au pied de la tombe d'Alexandre, il n'y aura personne. C'est à toi et à toi seule d'y aller. Je ne peux plus rien pour toi. Si elle est là, c'est à toi et à toi seule de l'affronter ou de lui tomber dans les bras. Si tu ne trouves personne, c'est à toi et à toi seule d'en tirer les conséquences. Va !

Il n'y a plus rien à dire. Je tente une dernière parade :

— Je ne sais pas où se trouve le caveau de la famille !

— Je vais t'expliquer. C'est une tombe, une simple tombe. Tu trouveras facilement. Ce n'est pas compliqué. Suis mes indications et tu ne peux la manquer.

J'ouvre la portière et la canicule me prend à la gorge. Je suffoque. Je n'aurais jamais imaginé ça. Dans les cimetières il fait ou trop chaud ou trop froid. A croire que les gens

meurent en été ou en hiver. Chaque fois que j'ai suivi un convoi funéraire ou j'ai transpiré comme une folle ou j'ai grelotté à en faire pipi dans ma culotte ! Je franchis les grilles.

Il m'a dit :

— Prends l'allée centrale qui se trouve en face.

Elle est bordée de part et d'autre de magnifiques magnolias taillés en forme de sapin. Au printemps, les grandes et éphémères fleurs blanches doivent distiller un agréable parfum citronné. Aujourd'hui pas d'effluve aromatique, pas d'ombre non plus ou si peu. Il m'a dit fais environ cent-cinquante à deux cents mètres. Et si je comptais mes pas. Mes pas font environ soixante centimètres, donc deux cents mètres font trois cents trente-trois pas. Si je fais moins de trois cents pas elle sera là, si je fais plus de... Je perds la tête. Enfant, nous faisons Luc et moi, souvent ce type de pari. Il y a longtemps que je ne suis plus une enfant et faire de la présence de ma fille un enjeu, conséquence du hasard, est débile. Je suis débile. J'ai tellement peur. Envie et crainte mais, surtout, tellement envie et qu'importe la réaction.

Mon Dieu si tu existes si tous ceux qui sont là peuvent te prier avec moi : fais qu'elle soit là ! Fais que ma fille, ma Léa, ma lionne soit là et peu importe qu'elle me dévore.

Il y a un instant, un pied dehors et une fesse dans la voiture, je me suis retournée vers Luc et lui ai demandé :

— Et si elle est là, comment la reconnaître ?

Alors avec un pâle sourire, il m'a dit :

— Tu plaisantes. C'est ton portrait craché. C'est toi à vingt ans et même encore plus belle. C'est ta copie avec un je-ne-sais-quoi de plus qui la rend... Enfin ! Pour la famille Poncet-Legrand elle est un constant rappel de toi. Elle est belle, très très belle – *bi-moche* n'aurait pas suffi ; il aurait fallu tri ou quadri ou plus ! – intelligente et fière. C'est une femme, une jeune femme incroyable dont tout le monde est amoureux...

— On a fait allusion à la ressemblance...

— Avec toi, bien sûr. Je le lui ai toujours dit et notre mère aussi...

— Et avec l'autre ?

— Non ! Aussi curieux que cela paraisse : non. En la regardant, on ne peut que la comparer à toi. Quand à ta ressemblance avec l'actrice, je crois qu'à un moment, je te l'ai déjà dit, on a beaucoup exagéré. Je pense qu'avec cette histoire, de façon tout-à-fait involontaire, on a contribué à un dérèglement de ton identité. Je conçois que cela ait pu te perturber. Au point d'effacer un certain passé ? De vivre une deuxième vie ? Je ne crois pas...

Je pense : Et pourquoi pas ? Au moins pour partie.

— ... Quand à Léa, il n'y a jamais eu de la part de quiconque le moindre début d'allusion. D'ailleurs il ne pouvait pas y en avoir.

Le long de l'allée centrale s'échelonnent des caveaux aux formes recherchées. Certains pourraient presque se classer dans la catégorie des mausolées. L'un deux est une tentative de reproduction, dans son style romano-byzantin, de *La Major*. J'ai toujours été admirative devant l'imagination de l'homme pour honorer ses défunts, imagination qu'il n'a pas toujours eu pour accompagner les vivants. A ce titre l'inventivité que l'on retrouve dans les monuments funéraires est sans fin et la ballade dans les cimetières est pour moi source d'étonnement.

J'avance doucement et je transpire comme une folle. Dans quel état va-t-elle me rencontrer pour la première fois ?

Luc m'a encore dit :

— Tu vas arriver à un carrefour en forme de place circulaire d'où partent quatre allées à angle droit. L'allée principale se poursuit tout droit pour se diriger vers une chapelle que tu apercevras. Tu la quittes et tu tournes à droite pour prendre l'allée des glycines. Elle peut t'attendre là, à l'ombre !

Je bifurque : personne. Elle n'est pas ici !

Il n'y a pas non plus de glycines dans cette allée mais des grands pins donnant une ombre bien venue. Un petit courant d'air me caresse le visage. J'arrête ma progression quelques instants. Je balaye du regard, à droite, à gauche, en face : rien.

Je l'ai vue !

Bien sûr que je l'ai vue, ma fille, ma magnifique fille !

C'était tout à l'heure à Saint-Laurent. Ma Léa : la superbe jeune femme aux longs et épais cheveux noir-de-geai ! C'était la voisine de la compagne d'Alexandre qui la soutenait et la réconfortait. La magnifique crinière c'était elle ; j'ai même remarqué son profil ! Je l'ai vue sans la voir. J'ai su que c'était elle et mon inconscient m'a voilé sa face.

Maintenant je la cherche et ne la découvre pas.

Elle ne m'aura pas attendue !

— Si elle n'est pas à l'ombre des pins, elle est peut-être toujours au pied de la tombe d'Alexandre. Pour y arriver tu dois continuer une vingtaine de mètres à peu près. A ta droite part une allée : l'allée 40. Tu ne la prends pas. Par contre à ta gauche, juste en face de l'allée 40, entre deux caveaux part un petit chemin. On ne le voit que lorsqu'on y arrive dessus. Tu l'empruntes. Il circule sur un plateau en plein cagnard entre deux rangées de tombes. Au fond tu verras un bouquet d'arbres. La tombe est là à une cinquantaine de mètres environ, peut-être plus. Tu ne peux pas la manquer, la stèle est sans fioritures et porte tout simplement le nom de la famille. Si ta fille est toujours là, tu la verras dès que tu emprunteras ce chemin. Bon courage !

Voilà, j'y suis. Le bout de la route. Il me reste vingt mètres à faire !

Le chemin face à l'allée 40 est au bout de ces vingt mètres !

Une minute !

Un peu moins !

Si j'étais dans un film romantique américain, dès l'instant où j'ai commencé ma progression dans Saint-Pierre, on aurait entendu un saxophone, type Sony Rollins, d'abord en sourdine puis de plus en plus fort, au chant mélancolique mais avec des phrasés optimistes ; j'aurais emprunté le chemin entre les deux tombes ; j'aurais vu la silhouette de ma fille ; après un instant d'hésitation, nous nous serions précipitées dans les bras l'une de l'autre et se serait imprimé sur la pellicule le mot :

FIN

Mais nous ne sommes pas dans un film romantique ; n'est-ce pas Juliette ?

Marseille juillet 2012.